[Le]s Arts de la Vie [et l]e Règne de la Laideur

par Gabriel-Mourey


EX LIBRIS
L PONET
I AND MY
BOSOM

LES ARTS DE LA VIE
ET
LE RÈGNE DE LA LAIDEUR

DU MÊME AUTEUR

Voix éparses.
Flammes mortes.
Poèmes complets de E. A. Poe.
Poèmes et Ballades de A. C. Swinburne.
Lawn-tennis.
L'embarquement pour Ailleurs.
L'Automne (en collaboration avec Paul Adam).
Monada.
Passé le détroit.
Les Brisants.
L'Œuvre nuptial.
Trois cœurs.
Cœurs en détresse.
1 Heure : La Bourse (*collection des Minutes Parisiennes*).

Les Arts de la Vie et le Règne de la Laideur

par

Gabriel-Mourey

A mon père

FÉLIX MOUREY

qui m'enseigna
la haine du mensonge.

G. M.

LES ARTS DE LA VIE

LES ARTS DE LA VIE[1]

MESDAMES,
MESSIEURS,

C'est un mot de poète que je vous demanderai la permission de prendre pour épigraphe à cette causerie.

Il vous éclairera sur le but que je me suis proposé en abordant devant vous un sujet capable d'être traité de tant de façons différentes ; et, vous ayant rassuré sur mes intentions, il aura, en outre, l'avantage de rehausser à vos yeux certains aperçus auxquels je serai contraint de me laisser aller.

Ce mot, le voici. Il est de l'un des plus

[1] Conférence faite aux Cercles Artistiques de Bruxelles, d'Anvers, de Gand, et à la Société d'Emulation de Liège, les 6, 7, 10, 13 décembre 1898.

grands poètes anglais de ce siècle ; il est de John Keats :

« A thing of beauty is a joy for ever. »

C'est-à-dire :

« Une chose de beauté, une belle chose est une source éternelle de joie. »

La profonde parole ! Consolante, et féconde, et pleine de bonnes leçons. Elle ouvre une voie lumineuse ; elle révèle un secret de bonheur.

Il est, en effet, une science que nos éducateurs ne se soucient pas assez d'enseigner, ou plutôt, ne savent pas enseigner ; et il faut le regretter, car je suis sûr que la vie nous serait moins douloureuse et moins lourde, si nous la possédions.

Oui, si l'on nous apprenait à aimer la Beauté, sous toutes ses formes, les plus humbles et les plus simples, au lieu de s'en tenir à ses manifestations traditionnelles ; si l'on nous mettait à même de la découvrir partout où elle se trouve, — et elle réside, on peut l'affirmer, en bien des lieux, en bien des choses que nous

ne soupçonnons point; si, par une éducation lente et large des sens et de l'esprit, on nous préparait à la ressentir plutôt qu'à la comprendre, à jouir d'elle plutôt qu'à l'analyser, en vérité le temps nous serait plus doux.

Elle répandrait sur nos sentiments, sur nos idées, sur nos passions, un peu de sa sérénité harmonieuse ; elle accorderait notre vie selon le rythme sage et pur sous lequel elle se manifeste. Nous nous agitons en désordre ; nous nous éparpillons au vent des apparences ; nous cédons à trop d'influences diverses sinon contraires, et contraires souvent, qui désorganisent nos efforts, et, dans le tumulte où nous nous débattons, impuissants à nous ressaisir, nos sensibilités s'affolent. Sachons jouir de la Beauté et l'apaisement nous viendra.

J'entends les lamentations de quelques-uns : « Vous nous demandez, s'écrient-ils, de cultiver la Beauté et de l'aimer ! Mais le monde n'est peuplé que de laideurs ! Il n'y a autour de nous que

des vulgarités et des difformités. Les paysages des villes où les nécessités de l'existence nous contraignent à vivre offrent une accumulation de tout ce que peut inventer de plus incohérent et de plus hideux l'imagination en délire des hommes. Quant à la nature, grâce à l'industrialisme qui fait rage, on la torture, on viole chaque jour son mystère, on la dévaste : c'est une espèce de folie destructrice. Ou bien, on l'exploite sans scrupule, on la machine, on la truque pour l'ébahissement des touristes, on la déforme et on la farde. Des sociétés d'utilité publique font main basse sur les forêts, sur les lacs, sur les montagnes, sur les plaines ; il n'y aura bientôt plus, de par l'univers, un coin de plage sans casino, un glacier sans ascenseur, un bout de terre enfin où l'on puisse regarder se coucher le soleil sur un horizon vierge. Partout, l'homme affirme ses droits, son instinct du lucre, son orgueilleuse et vaine autorité. Ah ! qui nous rendra la vie facile et saine de jadis; qui nous ra-

mènera à la simplicité d'antan; qui nous délivrera de ce vertige de civilisation ! »

Ces esprits chagrins n'ont, hélas ! ni tout à fait raison, ni tout à fait tort ; ils exagèrent, voilà tout. Mais l'exagération n'est-elle pas une manière de vérité exaspérée ?

Admettons un instant, si vous le voulez bien, qu'ils aient raison. Admettons que le monde moderne ne soit qu'un amas de laideurs. A qui la faute ? Sur qui faut-il en rejeter la responsabilité ? Mais sur eux, c'est-à-dire sur nous, qui négligeons de lutter contre l'envahissement de la laideur ; sur nous qui, par égoïsme, par lâcheté, ou plutôt par peur du ridicule, par peur de ne pas faire comme les autres, assistons sans crier gare à ces crimes de lèse-beauté. Nous laissons dilapider par les hordes de barbares le trésor de l'univers. Que n'apportons-nous à entraver cette œuvre de malédiction l'énergie que nous dépensons à défendre nos intérêts propres ! De ce que ces richesses ne nous sont pas personnelles, tolére-

rons-nous qu'on en frustre la collectivité? Non, mille fois non. Aux sources de la Beauté, aux sources de la Joie, si nous avons désappris, hélas ! de venir nous désaltérer, nous ne permettrons pas qu'on les étouffe et qu'on les tarisse sous l'utilitarisme matérialiste qui est le credo des sociétés modernes.

Voilà pourquoi, mesdames et messieurs, nous devons aider de toute notre énergie le mouvement d'art appliqué dont nous sommes les témoins. Assurer son triomphe, c'est assurer, si cet élan ne s'égare pas et touche un jour le but qu'il vise; c'est assurer, jusqu'à un certain point, le triomphe de la Beauté. Ne croyez pas que j'exagère, et vous rappelant certaines tentatives maladroites, incohérentes, excessives peut-être, des manifestations malheureuses dans leur audace ou puériles dans leur sincérité, ne souriez point de ce que j'avance. Si quelque espoir nous reste de voir s'embellir notre vie, c'est à ces artistes, à ces artisans, à

ces phalanges d'ouvriers d'art qui, d'un bout à l'autre de notre vieille Europe, luttent pour cette noble cause, que nous le devons.

Je ne crois pas, en effet, contrairement à l'opinion générale, que l'art pur, c'est-à-dire en fait d'arts plastiques, la peinture et la sculpture, ait jamais agi aussi puissamment qu'on le prétend sur les mœurs, dans le sens d'un perfectionnement réel du goût. Aujourd'hui moins que jamais, à mon avis du moins.

Leur action, si l'on y regarde de près, n'influe que sur des classes supérieures, je ne parle pas au point de vue matériel, mais seulement au point de vue intellectuel, ou encore au point de vue sensitif. En deçà d'un certain niveau d'éducation générale, il est toute une catégorie d'œuvres d'art pur qui demeurent presque incompréhensibles à la plupart. Devant une fresque de Giotto, devant un Van Eyck, devant un Rembrandt — je choisis à dessein des génies absolument disparates — combien de gens sont à

même de comprendre et d'éprouver ? Le sujet seul, la mise en scène seule les intéresse, et encore ! Rappelez-vous ce mot, spirituel et profond, des Goncourt : « Ce qui entend le plus de bêtises dans le monde est peut-être un tableau de musée. »

Combien il est aisé, en revanche, de faire sentir à qui que ce soit la noblesse de formes, la grâce, le charme, l'appropriation, d'où naît sa vraie valeur, d'une œuvre d'art appliqué ! Il y règne des lois permanentes, toujours les mêmes, que des générations et des générations ont observées, comme par instinct : lois d'utilité, de proportion, de logique, dont vous retrouvez l'empreinte aux époques les plus lointaines, dans tous les pays, dans toutes les races.

Cela, du moins, est près de la nature, près du cœur de la vie et des hommes. Ils ont regardé autour d'eux avec sincérité, avec émotion, et ils ont produit l'ustensile simple, commode, que nous gardons précieusement dans nos musées et

où se perpétue l'âme de l'ingénieux et naïf artisan qui le créa. Les fleurs, les fruits, les feuilles, les animaux, l'être humain, les collines, le contour des golfes, l'infini trésor des choses, en un mot, voilà les modèles primordiaux, voilà les exemples éternels. Et qu'avons-nous inventé de plus, je vous le demande !

Ah ! mesdames et messieurs, évoquons avec respect la belle légende de la coupe moulée sur le sein divin d'Hélène ! Elle symbolise radieusement l'union intime de la nature et de l'art ; elle fixe les origines de l'art appliqué. Ces origines, vous le voyez, remontent plus haut que l'Ecole Esthétique anglaise et que William Morris.

L'art appliqué, voilà l'art vraiment populaire, dans le sens élevé du terme, et point n'est besoin pour l'enseigner de mobiliser les professeurs d'esthétique ! Voilà l'art qui convient à une époque démocratique comme la nôtre, car sa raison d'être même est de s'adresser à tous ! Plus il s'approchera des besoins,

des goûts de la multitude, mieux il accomplira sa mission.

Au contraire de l'art pur qui ne peut que s'avilir à descendre jusqu'à la compréhension des majorités, et dont on est en train de hâter l'agonie en le vulgarisant, en l'imposant à tous, comme on impose un règlement d'hygiène publique, le but de l'art appliqué est de correspondre aux sentiments et aux nécessités du plus grand nombre.

Je dirai tout à l'heure quelle erreur est celle de certains artistes qui veulent faire de cette renaissance des arts industriels le privilège des classes élevées, en créant des objets de luxe au lieu de simples objets d'usage courant. N'oublions pas, en effet, que le vase, le pot de grès, l'écuelle d'étain, l'outil, le plat de faïence, que sais-je, que nous conservons dans nos vitrines, étaient, avant tout, des objets usuels ; c'est nous qui en avons fait des objets d'art.

On m'objectera, sans doute, que c'est reléguer au second rang l'art pur, et

donner sa place à l'art appliqué, que c'est attribuer aux arts mineurs la prépondérance sur les arts majeurs.

Mais d'abord, pourquoi ne pas nous libérer, une fois pour toutes, de cette manie de classement, de cette puérile habitude de catégorisation, de ce mesquin besoin de coller des étiquettes aux idées et aux choses ? En quoi, cette renaissance de l'art appliqué, si elle s'épanouit un jour triomphante, comme il faut le souhaiter, nuira-t-elle à l'art pur ?

Et quand même, elle détournerait un peu, à son bénéfice, l'attention du public, où serait le mal ? Ne trouvez-vous pas qu'il y a trop de peintres par le monde ? Ils forment une armée innombrable. L'art y perdrait-il s'il y en avait moins ? il est permis d'en douter. Car beaucoup, osons le dire, ne sont que des commerçants plus ou moins adroits, connaissant plus ou moins les ressources de leur métier, et qui font de l'art, selon leur expression, comme on trafique de n'importe quelle denrée.

Faut-il donc s'indigner de les voir conformer la production à la demande et fournir le marché selon les exigences de leur clientèle ? Quoi de plus naturel, puisqu'on leur a persuadé — et les difficultés de la vie les en ont convaincus plus éloquemment encore ! — que l'approbation des masses est le seul idéal à poursuivre, et que la voix du peuple est en art, comme ailleurs, la voix de Dieu ?

Ne soyons pas trop injustes cependant. Constatons que beaucoup parviennent à de l'habileté; qu'avec de la patience et du travail ils réussissent souvent à devenir de bons ouvriers. Mais cela suffit-il, en vérité, pour faire un artiste, et n'avons-nous pas quelque droit à être lassés de ces clowneries de technique, de ces tours de force du pinceau ou de l'ébauchoir, de ces virtuosités d'exécution qui ont remplacé les recherches d'expression, la sincérité, la fantaisie, cette abondance d'imagination et cette indépendance de facture qui font la gloire des maîtres?

Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère,

mesdames et messieurs, de m'être attardé à de telles considérations ; mais j'avais à cœur, au début de cette causerie, de dissiper tout malentendu sur la façon dont il me paraît que l'on peut impartialement envisager, en dehors de ses manifestations mêmes, le mouvement d'art décoratif auquel nous assistons.

Il n'est nullement dans mon esprit, croyez-le, de diminuer à vos yeux le prestige de l'art pur ; je n'ai tâché qu'à vous convaincre de la légitimité de l'art appliqué à vouloir se faire considérer autrement que comme une mode passagère ou un élément nouveau de dilettantisme ou de snobisme.

Sur les origines de cette renaissance, je n'insisterai guère ; elles vous sont trop connues pour qu'il soit besoin d'en refaire un exposé historique. La physionomie de ce grand artiste, de ce grand poète, de ce grand honnête homme que fut William Morris, les pénètre de lumière sereine et de beauté.

« Jusqu'à la veille de sa mort, écrit l'historien de Sydney Smith, M. André Chevrillon, Sydney Smith a l'ivresse de la vie. Son esprit sent la rosée. » Ce que le disciple de notre glorieux Taine dit du prélat de Combe Florey s'applique à merveille à William Morris.

Cette ivresse de la vie, ce parfum de rosée, on les retrouve dans son œuvre. Le sentiment, l'amour de la nature, une espèce de simplicité fraîche y dominent ; non moins que dans ses poèmes, dans les cretonnes, les papiers peints, les ornements typographiques qu'il créa, on respire, une atmosphère de naïveté douce, de franchise et d'ingénuité. Sa pensée fleurit, ici et là, avec le même élan d'images sincères, de couleurs délicates et joyeuses, de formes primesautières et charmantes. Qu'elle garde la raideur un peu maniérée des figures du moyen âge, qu'elle se plaise aux complications de contours archaïques, elle n'en est pas moins débordante de vie, et voilà le secret de sa séduction. Cette poésie et

cet art sont de la vie transfigurée : ils parlent le langage de la nature ; ils s'offrent à tous, au cœur et aux sens de tous, avec une sincérité d'accent, une vérité d'expression irrésistibles.

La pensée d'un Rossetti, qu'elle s'exprime plastiquement ou verbalement, peut demeurer le domaine d'une race d'initiés ; mais celle de Morris était bien faite pour toucher l'âme du peuple, et c'est la plus belle victoire de sa laborieuse carrière.

« Pas plus que l'éducation et la liberté ne doivent être le privilège de quelques-uns, je ne puis arriver à concevoir que l'art doive rester le privilège de quelques-uns ! » proclamait-il avec sa mâle énergie. Et il justifiait ce cri de révolte par cette curieuse définition de l'art : « L'art, disait-il, est toute création de l'homme qui fait appel à ses émotions et à son intelligence par le moyen des sens. »

Avait-il absolument raison en s'exprimant ainsi, nous ne nous attarderons pas à le discuter ; mais je suis sûr, et vous

serez de mon avis, qu'il était dans le vrai quand il s'écriait :

« Pour avoir une école d'art vivante, il faut, avant tout, réussir à intéresser le public à l'art. Il faut que l'art devienne une partie intégrante de sa vie, quelque chose dont il ne puisse pas plus se passer que de lumière et d'eau ! La pauvreté et la nécessité ne doivent pas être invoquées, ainsi qu'on est, hélas! forcé de le faire aujourd'hui, comme excuses à la laideur et à la malpropreté. Que l'on construise un palais, une usine ou une ferme, il faut avant tout qu'il soit compris de manière à être agréable à l'œil ; si l'on construit un chemin de fer, on ne doit en accorder la concession qu'à la condition expresse de détruire le strict minimum de beauté naturelle, même quand cela risquerait d'accroître les frais d'établissement. »

C'est de ces simples principes, de ces simples vérités dont William Morris fut le propagateur, que naquit la renaissance

de l'art industriel en Angleterre. Mais pour les imposer, pour en faire pénétrer le sens intime dans l'esprit et dans les mœurs de ses compatriotes, quelles luttes il eut à soutenir! A voir aujourd'hui comment de telles idées ont agi, on a de la peine à imaginer les difficultés qu'elles trouvèrent dans leur expansion. Je ne crois pas, en effet, qu'un mouvement d'art ait jamais rencontré un milieu plus hostile que celui où Morris jeta le germe de son exemple et de ses convictions.

L'Angleterre du milieu de ce siècle était loin d'être, au point de vue spécial qui nous occupe, ce qu'elle est devenue depuis, ce que nul n'aurait pu supposer qu'elle devînt. Le mauvais goût y régnait en maître, comme partout ailleurs ; l'esprit anglo-saxon, conservateur, épris de traditions, s'enlisait dans la routine la plus étroite.

Vous savez comment avaient été accueillis, en 1850, les premiers efforts des Préraphaélites : par des éclats de rire, par des insultes, par tout ce que l'incompré-

hension et l'ignorance des masses jette au visage des novateurs. Vous en avez une analogie dans la façon dont la presse et le public français ont salué le *Balzac* de notre cher et génial Rodin, qui est, avec votre puissant Constantin Meunier, le plus grand des sculpteurs contemporains.

Onze ans après, quand, soutenu et encouragé par ses amis, Burne-Jones et Rossetti [1], Morris ouvrait à Red-Lion Square, cette petite boutique d'où devait s'envoler jusqu'aux confins du monde civilisé la bonne parole, les circonstances

[1] En janvier 1861, Rossetti écrivait à son ami William Allingham : « Chacun de nous — ce *nous* veut dire Ford Madox Brown, Philip Webb, l'architecte, Burne-Jones et Topsy, ainsi qu'il appelait familièrement Morris — chacun de nous est en train de produire, à ses frais, un objet ou deux d'art mobilier. Oh ! rassurez-vous, nous n'avons nullement l'intention de faire concurrence à la coûteuse camelote qui a tant de succès, mais simplement de créer et de fournir quelque chose de réel bon goût, au prix des objets mobiliers courants. »

n'étaient guère plus favorables. Voulez-vous avoir une idée de ce qu'était alors l'art appliqué et de quelle façon l'on entendait alors en Angleterre la décoration des appartements ? Ecoutez ce qu'en dit un écrivain qui passe, à juste titre, pour un de ceux qui connaissent le mieux les choses d'outre-Manche : « Il faudrait, écrit M. Augustin Filon, pour mesurer l'influence exercée par William Morris sur le goût public, avoir visité une maison anglaise vers 1860, et même vers 1870, et la visiter de nouveau maintenant. Il faudrait avoir vu les gros meubles massifs, incommodes et bêtes, les terribles sofas de crin et d'acajou, les tablettes de cheminée et les étagères de coin garnies de coquillages, de hideuses potiches... ces papiers à sujets, dignes de nos cabarets de village, tout ce bric-à-brac sans forme et sans prix, dont un cordonnier de Tottenham-court-road ne voudrait plus et dont un pair du royaume se trouvait très fier. »

Modestes furent donc les débuts de ce

petit groupe d'artistes à qui Morris avait communiqué son enthousiasme ; et il ne pouvait en être autrement[1]. Ce n'est pas par l'apport de capitaux considérables qu'une entreprise de ce genre peut réussir, mais par l'abnégation, la bonne volonté, l'ardeur patiente et jamais lasse de ceux qui se mettent en tête de la mener à bien. « Une société d'artistes vient de se former dans le but de produire des œuvres d'art appliqué d'un caractère

[1] Ils mirent tous la main à la pâte, Morris avec plus d'ardeur que les autres, possédé déjà par cette activité enthousiaste qui ne devait s'éteindre en lui qu'avec la vie, faisant tout par lui-même, s'essayant à tout, étudiant de près les moindres détails techniques.

On raconte à ce propos une amusante anecdote. Il travaillait alors chez un teinturier pour s'initier aux procédés de teinture des laines. Son ami Faulkner habitant non loin de là, Morris venait fréquemment lui demander à déjeuner. Il arrivait, en blouse, les mains rouges de cochenille, ...et la servante de Faulkner se demandait avec inquiétude quel était ce boucher que son maître se permettait de recevoir aussi familièrement à sa table.

artistique et à des prix peu élevés ; ils ont résolu de se consacrer à la production d'objets utiles auxquels leur intention est de donner une valeur d'art. » Ainsi s'exprimait le prospectus par lequel la maison Marshall, Morris, Faulkner et Cie notifiait au public sa fondation.

Vous connaissez les résultats, inespérés, on peut le dire, de ces efforts. Vingt ans ne s'écoulèrent pas que l'Angleterre était dotée par ces hardis ouvriers d'un style nouveau.

J'y vois bien plus un triomphe de leurs idées que de leur art, bien plus une victoire morale qu'une victoire artistique. Sans doute, les formes imprévues qu'ils imposèrent, leur conception nouvelle de l'architecture, de l'ameublement, de la décoration, en un mot, offrent une incontestable valeur et je me garderai de les amoindrir, mais je me demande si leur réalisation matérielle n'est pas, comme secondaire, pour ainsi dire en face des idées qu'elles exprimaient et qui sont leur âme propre.

Oui, je suis convaincu que c'est par la loyauté, la sincérité, la pureté de ses idées que William Morris a été irrésistible : son art, à mon avis, n'intervient qu'en second lieu. S'il n'avait été qu'un artiste, son influence eût été moins féconde et moins généreuse : peut-être même eût-elle été nuisible.

Une parole comme celle-ci : « L'art doit être fait par le peuple et pour le peuple, et donner de la joie aussi bien à celui qui le pratique qu'à celui qui s'en sert » ; une parole comme celle-ci a eu plus d'action, soyez-en certains, sur la production de l'art décoratif que bien des modèles créés par Morris. Quand il la prononçait, il ouvrait à l'avenir des horizons de lumière.

Cette conception du bonheur dans l'art, de l'art joyeux, comblant l'âme, emplissant la vie humaine du parfum d'un idéal ; cette conception du travail heureux, Morris et ses amis, Morris et ses disciples, ont été les premiers à la mettre en pratique : voilà un fait incontestable.

Mais quelqu'un, avant Morris, prêchait la même religion, et quand Morris prononce la belle parole que je viens de citer, c'est, en vérité, la pensée de Ruskin qui l'anime.

Ecoutez Ruskin un instant :

« On peut prouver, dit-il, d'une façon irréfutable que Dieu n'a pas destiné l'homme à vivre sur la terre sans travailler ; mais il ne me paraît pas moins évident, d'autre part, qu'il a destiné l'homme à être heureux dans son travail.

« Il a été écrit : « Tu gagneras ton » pain *à la sueur de ton front*, et non » pas *au brisement de ton cœur*. » Le fait d'être malheureux est en soi une violation de la loi divine et la marque d'une espèce de folie ou de péché dans la façon de vivre. »

Le bien-être matériel serait, de plus, selon le grand apôtre, directement dépendant du bien-être moral, et ce bien-être moral, chacun y a droit, chacun peut le conquérir. Un homme peut toujours, s'il le veut avec énergie, à quelque classe qu'il

appartienne, faire preuve de dignité, de courage, aimer la vérité, devenir un être supérieur. « Nous devons donner, prétend encore Ruskin, toutes nos énergies au travail de l'âme, car l'on ne conquiert le royaume du ciel que par la force ! »

Est-il de plus nobles préceptes d'activité humaine, et ne voilà-t-il pas le meilleur des remèdes contre le pessimisme dont nous avons tant souffert ?

Donc, que l'on soit un homme de génie ou un simple artisan, il s'agit, avant tout, de travailler dans la tranquillité, dans la sérénité, dans le calme. Un grand homme accomplira de grandes choses, un humble ouvrier d'humbles œuvres ; mais pour l'un comme pour l'autre, leurs œuvres ne seront bonnes et honnêtes que si elles s'accomplissent dans cette possession de soi-même, au sein de cette paix morale qui donne la joie. Si au contraire, elles se réalisent parmi l'agitation ambitieuse, l'excitation factice au milieu desquelles, malheureuse-

ment, produisent la plupart des artistes et des ouvriers contemporains, elles ne pourront être que fausses, vides et méprisables. Ce ne sont « ni les agonies, ni les déchirements du cœur », selon l'audacieuse expression de Ruskin, qui les rendront meilleures.

Si je me permets d'insister à ce point, mesdames et messieurs, sur la physionomie morale de William Morris, c'est que je n'en connais pas qui mérite davantage d'être donnée en exemple.

Il travailla sans relâche avec une espèce d acharnement joyeux et dans une rayonnante sérénité du cœur et de l'esprit. Il fut un ouvrier, dans l'acception le plus noble du mot, un ouvrier sincère et laborieux, cherchant toujours à faire du mieux qu'il pouvait tout ce qu'il faisait, allant toujours au fond des choses, rénovant les procédés tombés en désuétude des vieux métiers, mettant lui-même la main à l'œuvre avec l'élan et la foi des artisans du moyen âge.

Aux époques disparues, il demanda leur secret; il pénétra jusqu'à leur âme, jusqu'à leur pensée intime, pour se l'approprier, pour se l'assimiler.

Il alla puiser aux sources mêmes, dédaignant les perfectionnements modernes, remontant aux périodes où tel ou tel procédé d'art avait atteint son parfait épanouissement. Il y apprit la noblesse souveraine du travail manuel, la puissance de l'individualité, l'amour de la logique et de la simplicité. Mais le moyen âge ne suffit pas à combler seul son ardeur d'étude ; il explora de son regard sagace les vieilles civilisations de l'Orient, où l'art décoratif a poussé de si merveilleuses fleurs. Il enrichit son imagination de ces formes ornementales, de ces colorations si savantes et si naïves qui composent le radieux trésor du monde hindou et persan.

Je me rappelle l'avoir entendu parler avec autant d'enthousiasme et de science de la cathédrale de Beauvais qu'il jugeait de toutes la plus miraculeuse et la plus

expressive, que du somptueux tapis persan qui décorait la salle à manger de sa maison d'Hammersmith.

Il vivifiait son érudition d'aperçus nets et profonds sur les choses de la vie, sur les rapports de l'art et des mœurs. Il avait la haine de la machinerie, de l'industrialisme moderne, et il affirmait, non sans raison, qu'ils ont détruit toute spontanéité dans les arts mineurs, qu'ils sont la cause de la tristesse du travail, du découragement de l'effort individuel.

Définissant l'art, il disait encore : « L'art est l'expression de la joie qu'éprouve l'homme dans le travail. »

Mais quelle joie pourra éprouver celui qui dirige une machine ? Quel intérêt prendra-t-il à la besogne mécanique qu'elle accomplit ? Que le dessin, les couleurs du papier peint, de la cretonne qu'impriment les rouleaux, que cela soit laid ou beau, que lui importe ? Quelle part personnelle y a-t-il lui-même ? Un autre le remplacera demain qui remplira le même office aussi bien. Il n'a que de

l'indifférence, sinon du dégoût, pour ce vil métier, pour cet emploi passif dont il ne retire aucune satisfaction. Si le papier peint et la cretonne sont réussis, méritera-t-il des louanges ? il touchera son salaire strictement, voilà tout. Mais le salaire moral, le contentement que donne tout effort accompli en conscience et couronné de succès ; ce plaisir intime de se perfectionner à chaque nouvelle œuvre, de vaincre des difficultés par l'intelligence, l'ingéniosité, l'observation, qui donc le lui donnera ? Personne, hélas ! personne ! L'ouvrier est devenu ce que Morris appelait si justement *une machine animée*, rien de plus.

De là son amour pour le moyen âge, pour l'époque la plus féconde et la plus sincère de l'histoire de l'art. De là son amour de la simplicité. Il chérissait les vieilles maisons, les humbles demeures où il semble que l'âme de ceux qui les ont habitées voltige discrète et attendrie, ces familières maisons et ces petites églises de campagne qui gardent « une beauté tradi-

tionnelle si expressive ». Et il ajoutait : « Si vous ne sentez pas la beauté d'une petite ferme qui a survécu à tant d'orages et de mauvais jours, et demeure solide et résistante, si vous ne sentez pas la beauté d'une modeste église de village, toute débordante de l'histoire des siècles dont elle fut le témoin, vous ne pourrez jamais sentir la beauté d'une majestueuse cathédrale [1] ! »

[1] Ainsi s'exprimait-il devant les élèves de l'Ecole d'art de Birmingham, cherchant à leur inspirer la rébellion contre « cette tyrannie composée d'utilitarisme et de dilettantisme qui entrave la vie de l'art ». Aux membres de la *Trades' Guild of Learning*, il disait : « Vous, vous dont les mains font ces choses qui devraient être des œuvres d'art, vous devez être tous des artistes, et de bons artistes ; c'est alors seulement que le public s'intéressera à vos efforts... Cela ne vaut-il pas mieux que de travailler sans espoir parmi la foule de ceux que l'on appelle improprement des manufacturiers, c'est-à-dire des ouvriers manuels, car ils n'ont jamais su de leur vie travailler avec leurs mains et ils ne sont rien de mieux que des capitalistes et des marchands ? »

De là au socialisme de Morris il n'y a qu'un

Je pourrais multiplier à l'infini ces citations pour vous faire pénétrer davantage dans la pensée de ce grand artiste, certain que vous y prendriez plaisir, mais je dois me borner.

Il est quelques préceptes généraux cependant qu'il a posés avec tant de netteté, et qui sont si caractéristiques de ses vues sur l'art appliqué, que je ne puis résister au désir de les rappeler ici. Ils fixent avec une admirable précision des principes essentiels dont les disciples de Morris, c'est-à-dire tous ceux qui se passionnent pour le mouvement actuel, ne sauraient trop se souvenir.

« Tout l'art, dit-il, que peuvent contenir des objets d'usage journalier, doit se dégager d'une façon naturelle et spontanée de la matière même dont ils sont

pas, socialisme sentimental, socialisme de poète peut-être ; mais qu'importe ? N'avait-il pas raison de revendiquer aussi hautement les droits du travail manuel contre la machine et contre ceux que Carlyle appelle si justement « les capitaines d'industrie » ?

faits, de sorte que le résultat soit tel qu'on ne puisse l'obtenir avec aucune autre matière. Si vous négligez d'observer cette loi, vous ne créerez qu'une chose vulgaire, une bagatelle quelconque, mais non une œuvre d'art. Et n'oubliez pas non plus que l'amour de la nature sous toutes ses formes doit demeurer l'esprit et la règle du genre d'objets d'art dont nous parlons. Que le cerveau qui dirige la main de l'ouvrier soit sain et plein d'espoir, attentif aux milieux et aux choses de nos jours, et ne subisse l'influence du passé qu'autant qu'il est naturel de la subir à quelqu'un qui pratique un art vivant, nouvellement éclos, et dont le devoir est de regarder sans cesse vers l'avenir ! »

Quand un homme, d'une valeur intellectuelle et artistique aussi incontestable que celle de William Morris, prend en main une telle cause, il est impossible qu'il ne parvienne pas à l'imposer et il est naturel que son influence s'étende au delà de son

pays natal pour créer dans le monde civilisé tout entier un mouvement similaire. Cela prouve simplement que ses idées et ses théories sont humaines, c'est-à-dire capables d'agir partout où respirent des hommes. Qu'il ait été merveilleusement secondé dans son œuvre rénovatrice, les faits sont là pour l'établir, sans diminuer en rien, d'ailleurs, la grandeur de sa tâche.

De toutes parts, se sont levés de jeunes enthousiasmes, d'énergiques élans, avides de faire germer dans leur pays les fécondes paroles du maître.

Partout, la lassitude grandit des traditions étroites qui enchaînent l'art décoratif; partout, on aspire à plus de liberté, à plus de fantaisie, à quelque chose de mieux approprié aux mœurs, aux goûts, à la manière de vivre qui caractérisent notre époque. C'en est fini de s'enliser dans le culte exclusif du passé ; c'en est fini de copier systématiquement les modèles d'autrefois ; c'en est fini de se borner à la reconstitution de formes surannées. L'imagination des décorateurs et des ou-

vriers d'art s'était tarie à imiter servilement les bons ou... les mauvais exemples des styles anciens ; elle peut aujourd'hui prendre son essor vers l'avenir.

Ce qu'ils veulent donc, ces hommes, c'est créer un style moderne, un style conforme à nos besoins, subissant, pour les transposer esthétiquement, les conditions de la vie contemporaine, au lieu de leur résister, tirant parti de l'apport énorme que doit ce siècle aux découvertes scientifiques, épousant les progrès incessants de la civilisation. Voilà leur but. Je le répète, il n'en est point de plus noble.

Je ne suppose pas, cependant, qu'en France ou en Belgique, en Allemagne ou ailleurs, ceux qu'animent ces belles intentions, s'illusionnent sur les difficultés de leur mission. Elles sont grandes ; elles sont, à mon sens, dans certains pays, presque insurmontables.

Actuellement, ils bénéficient d'abord, pour attirer l'attention sur leurs propres tentatives, de l'intérêt qui s'attache à l'œuvre de Morris et de ses successeurs ;

ils bénéficient en outre de la curiosité, pas encore lasse, que provoque toute nouveauté, et s'ils rencontrent des obstacles parmi certaines classes sociales, réfractaires par principe à tout progrès, ils ne tarderont sans doute pas à en triompher, la mode aidant et aussi l'instinct d'imitation. Mais après ?

« Eh bien, répondront-ils, cela ne suffit-il pas ? »

Avec tous ceux qui savent regarder au fond et au delà des choses, je répéterai : et après ?

Ce ne sont pas, en effet, ces efforts individuels, si originaux soient-ils, mais dépourvus de cohésion et d'unité, qui semblent capables d'aboutir à cet ensemble harmonieux et expressif de formes décoratives qui constitue un style. J'ai beau savoir les ingénieuses recherches, les curieuses tendances de certains ; j'ai beau voir se manifester chez d'autres les dons les plus captivants de la fantaisie : ici, un désir de nouveauté louable ; là, une

connaissance profonde de la technique ; mille qualités enfin, de premier ordre, qui faisaient totalement défaut aux artistes et aux artisans d'il y a quinze ans à peine ; cela n'arrive pas à calmer mes inquiétudes.

Permettez-moi une image qui vous les fera mieux sentir.

L'habileté de certains horticulteurs à modifier le caractère d'une fleur en développant, au préjudice des autres, certains de ses organes, au point de la rendre méconnaissable et qu'elle semble un prodige nouveau, m'a toujours paru stérile et néfaste même. L'humble plante qui, près de là, ayant germé en terrain favorable, pousse librement, simplement, dans le soleil, sa floraison, me touche davantage. Elle est l'expression sincère et loyale d'une force éternelle, une manifestation harmonieuse de la vie, un miracle permanent de la nature. En vérité, la Beauté ne réside et ne peut résider que dans le normal et par le normal ; des lois violées il ne naît que des monstres.

Il en est de même d'un style. Autant que la science des esthéticiens, l'impatience des exécutants sera impuissante à le produire. Il éclot, comme l'humble fleur dont je parlais tout à l'heure, sans qu'on le veuille, et les énergies les plus tenaces n'en hâteront point l'épanouissement.

Dans le terreau naturel des mœurs, des sentiments, des passions, des idées d'une époque, il germe, il se développe, il fleurit. Nul ne peut, individuellement, se glorifier de l'avoir créé; il est l'œuvre de tous, il doit à tous l'existence, il est le patrimoine et l'orgueil d'une communauté humaine. Il ne se manifeste que lentement, selon les aspirations de la collectivité dont il reproduit les moindres nuances.

Il n'est point passif cependant, et sur ces mœurs, sur ces sentiments, sur ces idées dont il est le résultat, il exerce une sorte d'action en retour. Leur union est si étroite et si forte qu'il faut parfois des générations pour rompre les liens qui

les rapprochent. En dehors de là, il peut y avoir des modes, plus ou moins passagères, il n'y a pas de style. En s'écriant un jour, tout à coup : « Il nous faut du nouveau, coûte que coûte ! Faisons du nouveau ! » on peut créer une mode, très séduisante certes et qui ne manque pas de valeur, mais on ne crée pas un style.

Les styles vraiment originaux — et ceux-là seuls l'ont été et le demeurent, qui reflètent le mieux l'âme de leur époque et surent le mieux s'adapter à sa vie intime et sociale : le gothique par exemple, et le Louis XV pur qui est la dernière floraison du gothique ! — les styles vraiment originaux ont été produits par une série de modifications presque insensibles, et comme inconsciemment, par ceux qui pourraient en être considérés à meilleur droit comme les initiateurs [1].

[1] On m'objectera le style du premier Empire. Mais, outre que son originalité est contestable, puisqu'il n'est qu'une adaptation de formes et de formules égyptiennes, grecques et romaines, il faut se rappeler les conditions exceptionnelles

C'est cette foule anonyme qui a ciselé les cathédrales gothiques, qui a forgé ces dentelles de fer, tissé ces merveilleuses tapisseries, exécuté ces milliers et ces

de sa formation. Une rupture aussi complète et aussi violente que la Révolution avec les mœurs et avec les idées du passé, aboutissant à une ère d'héroïsme comme celle du Consulat et de l'Empire, exigeait une accommodation immédiate du décor. La fièvre d'énergie d'un tel moment n'eut point consenti à l'attente que nécessite l'élaboration normale d'un style. L'antiquité classique tenait boutique ouverte de tout ce qui était propre à satisfaire un peuple de héros : on la mit à sac. Ce furent des trophées ajoutés à tant d'autres.

Ne nous plaignons point trop : les hommes d'action manquent, en général, de goût, et nous aurions pu avoir pis.

Le malheur, cependant irréparable, hélas ! est que le style Empire coupa court à toutes les traditions dont vivait l'art décoratif français et qui étaient la source de sa richesse et de sa force. Le cours de ce fleuve harmonieux qui, depuis cinq siècles, fertilisait l'imagination de la race et charmait sa vie, non seulement Percier et Fontaine le détournèrent, mais ils le desséchèrent.

Autant l'influence de l'antiquité, au XVIe siècle, entraînant la mort du gothique avait été féconde

milliers d'œuvres délicieuses ou puissantes qui font notre admiration et notre envie et qui toutes portent la marque de leur temps, nous révèlent la vie publique ou intime de leur époque dans une per-

et funeste à la fois, autant elle devait être stérile à la fin du XVIIIe siècle. L'assimilation fut trop superficielle : on s'arrêta à n'imiter que les formes extérieures, sans s'inquiéter même d'interpréter l'esprit de ces formes. D'où la raideur empruntée, la fausse grandeur, la sécheresse de ce style, copié de toutes pièces, et que l'âme de la race ne vivifie nullement. Car, il faut bien le dire, à l'encontre d'opinions généralement admises, ce n'est point de ces germes de simplification à l'antique dont on découvre des traces dans la dernière période du Louis XVI, qu'est sorti le style Empire ; ils eussent, sans doute, développés normalement, conformément à leur nature, et logiquement, et sagement, produit une tout autre efflorescence, sans rien perdre de la grâce et de la souplesse léguée par les âges précédents. Et voilà des trésors qu'il faut tenir pour dissipés à jamais par l'explosion de force brutale que fut l'ère napoléonienne. Oui, à jamais, car les conditions de l'existence ont trop changé pour qu'il soit possible d'en espérer la reconstitution.

fection de formes dont le secret est aujourd'hui perdu.

Soit, me répondra-t-on, puisqu'un style ne se crée que lentement, pourquoi ne pas laisser, à ceux qui s'efforcent d'en créer un conforme à l'esprit de leur siècle, le temps matériel d'y réussir ? Pourquoi exiger d'eux davantage, et montrer de l'impatience devant leurs tâtonnements ? Ce que l'Angleterre a fait, pourquoi les autres pays ne le feraient-ils pas ?

Je connais, de longtemps déjà, ces arguments, le dernier surtout qui, dans sa force apparente, est le plus faible de tous et le plus maladroit. Car, nul ne peut le nier, c'est de l'imitation de l'Angleterre, plus que d'un désir intime et profond de substituer de nouvelles formes décoratives aux anciennes, qu'a germé le mouvement actuel.

Mauvais point de départ !

Ayons, en effet, le courage d'être sincères vis-à-vis de nous-mêmes. Avouons que nous n'éprouvions nullement le besoin d'autres décors autour de nous que

ces copies, plus ou moins fidèles, des styles Henri II, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, auxquels la mode et l'habileté des tapissiers et des marchands de bric-à-brac nous faisaient tour à tour donner la préférence [1]. Avouons que ce n'est que du jour où ont pénétré chez nous les articles d'importation anglaise que nous nous sommes découvert ce goût de nouveauté qui est, d'ailleurs, le privilège d'une infime minorité.

Or, la renaissance de l'art décoratif en Angleterre date de 1860, sinon de dix ans plus tôt; la renaissance de l'art décoratif dans le reste de l'Europe remonte à quinze ans à peine ; nous n'avons mis que trente ans à nous apercevoir que les styles moyen-âgeux ou XVIIIe siècle ne

[1] La preuve en est que c'est juste au moment où commença de se manifester cette tendance vers un nouveau style — tendance qui n'a, d'autre part, son origine que dans l'enthousiasme de quelques snobs plus ou moins éclairés et de leurs clients — que naquit l'engouement pour le mobilier du premier Empire.

convenaient qu'imparfaitement aux exigences de la vie contemporaine.

Donc, on s'est écrié un beau matin : « Faisons comme nos voisins d'outre-Manche ! »

Il a paru à la plupart que rien n'était plus facile, et beaucoup continuent à le croire ; les esprits sérieux commencent seuls à discerner qu'à moins de les imiter servilement, la chose n'est point aussi aisée qu'on l'avait pensé. Désillusion amère ! Désillusion dont certains se consolent dans l'excentricité, dans l'abracadabrante fantaisie d'une ignorance prétentieuse, aux productions de laquelle ils se contentent d'épingler l'étiquette de *mobilier d'art*, de *style moderne*, et autres qualificatifs aussi vides de sens.

Quant à se demander pourquoi ce qui avait été relativement facile en Angleterre devenait tout à coup si difficile ailleurs, y a-t-on seulement songé ? J'en doute. Il eût été utile cependant pour la plupart de comparer les milieux où des efforts analogues aux leurs se sont manifestés,

avec ceux sur lesquels ils tentent eux-mêmes d'exercer leur influence.

Il règne dans la vie anglaise, malgré l'individualisme le plus ardent, une merveilleuse unité. Si passionné de progrès et d'idées libérales que soit ce peuple, il a su conserver, comme centre de son développement, le respect des traditions, l'amour et le culte du passé.

« En Angleterre, a dit Taine, les réformes se superposent aux institutions, et le présent, appuyé sur le passé, le continue. »

Le loyalisme, ce sentiment très sincère de fidélité à l'État ; une profonde déférence envers l'autorité établie, pourvu qu'elle s'exerce dans l'intérêt de tous et pour leur plus grand bien-être matériel et moral ; un orgueil national sans borne et qui veille à garder intact, en l'enrichissant sans relâche, le patrimoine de la communauté ; une compréhension de la liberté aussi large et aussi fière que possible ; l'amour du foyer, qui, comme une

religion, conserve ses rites stricts ; la respectabilité, cette morale extérieure à laquelle tous se soumettent sans contrainte : voilà des liens solides qui unissent en Angleterre toutes les classes sociales.

De telles habitudes, une semblable manière de considérer les rapports de l'individu avec la collectivité, ne peuvent qu'engendrer des mœurs parfaitement propres à la production d'un effort commun, soit de création de la part de l'artiste, soit d'acceptation de la part du public, à la production d'un style. Que la bonne volonté de ceux qui veulent imposer ce style rencontre des obstacles, ces obstacles ne peuvent être que momentanés : il y a dans l'esprit même de la race une unité trop forte pour que cette façon nouvelle de sentir ne finisse pas par pénétrer toutes les couches de la société, dont elle vise à satisfaire les exigences.

De plus, cette renaissance des arts industriels avait en Angleterre sa base

sur un style — le style gothique — d'où la vie ne s'est pas complètement retirée. Elle s'adaptait donc d'autant mieux aux aspirations héréditaires de la société anglo-saxonne.

Telles sont, en quelques mots, les sources de ce style [1], assez attaché aux tra-

[1] On avait eu beau tenter de les corrompre et de les dessécher, elles demeuraient vivaces encore et très abondantes. La désastreuse influence du style pseudo-latin et pseudo-grec, qui avait peuplé de faux temples classiques les grandes villes du Royaume-Uni, fut impuissante à les tarir, et quand, en 1840, les plans de sir Charles Barry pour la reconstruction du Parlement furent adoptés, on peut dire que la renaissance de l'architecture et de l'art décoratif en Angleterre commença à s'accomplir.

C'est donc du retour au gothique qu'est né ce que les tapissiers et les snobs français intitulent le *modern style*. Voilà le point de départ. Voyons maintenant le point d'arrivée. Issu des formes gothiques pures, un pareil style n'eût abouti, s'il se fût limité à leur simple reproduction, qu'aux plates copies dont le romantisme nous a fourni l'exemple. Mais les milieux mêmes lui prêtèrent des éléments de nouveauté. N'oublions pas en

ditions pour y puiser de la force et de la fécondité, assez conforme aux nécessités contemporaines pour les satisfaire avec souplesse et logique.

Or, je ne vois pas que rien de pareil, malheureusement, ait eu lieu ail-

effet que le peuple anglais est un peuple de marins, habitué, par les longs voyages où l'obligent ses colonies lointaines, à l'économie, à l'appropriation de la place dans l'aménagement des navires, et soucieux, par ses instincts commerciaux, de l'application immédiate et pratique des choses.

Ajoutez-y, qu'elles soient dues ou non, selon M. Edmond Demolins, à la formation particulariste de la société anglo-saxonne, les conditions spéciales de ce que le même auteur appelle « le mode d'établissement au foyer » ; conditions qui créent autant que possible des foyers individuels — ces délicieuses petites maisons qui peuplent la campagne anglaise et les environs des grandes villes — au lieu de nos énormes immeubles de rapport où l'on vit, sans stabilité, dans une promiscuité odieuse ; conditions qui ont une importance considérable au point de vue de l'art décoratif ; et vous aurez une idée des principaux caractères de ce style.

leurs [1]. En France, en Belgique, en Allemagne, les tendances nouvelles sont nées, je le répète — car c'est là un point important — de l'imitation de l'Angleterre. On n'a fait que suivre un exemple ; mais l'impulsion directe, spontanée, leur a manqué. Elles n'ont pas leurs racines dans les mœurs mêmes du pays, et voilà la vraie raison pour laquelle, ayant tardé autant de se manifester, elles rencontrent,

[1] Tout s'est passé autrement chez nous. Il a manqué, d'abord, à d'excellentes intentions une direction première, une de ces impulsions que seule une individualité puissante peut donner. On n'a pas assez réfléchi, avant de se mettre en route ; on est parti, comme je l'ai dit, mû par un élan de vanité blessée, en présence de la supériorité de l'Angleterre. D'habiles commerçants n'ont fait qu'importer les modèles d'outre-Manche ; puis la copie de ces modèles est venue, dénaturant les formes, adultérant les caractères essentiels, rendant de plus en plus malaisés, par la vogue qui les accueillit, les efforts sérieux et lents des quelques-uns qui auraient voulu s'en libérer. Nous voici arrivés aujourd'hui à l'envahissement d'un art décoratif sans rapport aucun avec nos traditions, avec nos goûts, avec nos

pour s'imposer, d'aussi insurmontables obstacles.

De plus, aveuglées, fascinées par la lumineuse floraison de l'art décoratif anglo-saxon, elles négligent trop de chercher à renouer les traditions rompues de leurs arts autochthones ; elles ne savent pas assez, sans copier le passé, y trouver un appui solide et de toute assurance. Elles se basent trop exclusivement sur le principe de la nouveauté quand même et à tout prix [1].

besoins, pour ce qui est du point de vue pratique ; quant au point de vue esthétique, on ne peut réprimer un mouvement d'épouvante devant les aberrations auxquelles il nous faut assister. L'incohérence, l'illogisme, l'étrangeté voulue, la complication inutile, surtout l'ignorance totale des lois qui régissent la conception décorative selon le but de l'objet et la nature de la matière qui le compose, sont, jusqu'à présent, les traits distinctifs de ce style *nouveau*.

[1] Mais quel remède, dira-t-on, apporter à cet état de choses ? Il n'en est qu'un, à mon avis. Remonter jusqu'au siècle dernier et renouer la chaîne rompue de nos traditions. Se pénétrer de

Je comprends, certes, le sentiment de révolte que ressentent ces artistes, ces ouvriers d'art, devant l'asservissement du public aux formules décoratives toutes faites, bonnes ou mauvaises, mauvaises le plus souvent, banales et impersonnelles toujours; je comprends qu'en leur hâte de voir vaincre leurs idées, ils se laissent

l'esprit, de la pensée, de l'âme de notre art national, non pour copier les formes où elle palpite, mais pour essayer de l'évoquer à nouveau, de la rendre à nouveau vivante, capable de se manifester dans son évolution logique, comme elle l'eût fait certainement sans les cataclysmes sociaux qui brutalement coupèrent court à ses élans. L'Angleterre contemporaine a trouvé dans l'art du XIV[e] et du XV[e] siècle l'inspiration d'un style moderne; d'un art comme le gothique, transplanté de l'Ile-de-France où il a pris naissance et où il a poussé ses floraisons les plus glorieuses, sur un sol étranger, le génie anglo-saxon a su faire renaître le souffle capable de vivifier de nouvelles générations d'artistes, à cinq siècles de distance. Comment la France ne saurait-elle point, d'un art autochthone et qui, au lieu de demeurer stationnaire comme en Angleterre, s'est développé, s'est transformé à travers les

aller à certains excès qu'ils regretteront plus tard, car ils ne peuvent que nuire à leur cause; j'admire l'indépendance et l'audace de leurs tentatives, si dangereuses quelles puissent paraître, et qu'elles soient peut-être; je m'incline devant leur énergie, leur courage. Et je ne puis m'empêcher de trembler pour l'avenir de leur entreprise. Voici pourquoi :

âges jusqu'à s'épanouir dans la flore prestigieuse du style Louis XV qui en est, je le répète, l'aboutissement logique, comment la France n'aurait-elle pas la force de ranimer la sève dans le tronc, desséché depuis un siècle et demi à peine, de son art national ?

Et qu'on ne vienne surtout pas invoquer contre ce retour à l'esprit de l'art du XVIIIe siècle que je propose comme remède à l'état d'anarchie où nos arts industriels se débattent, l'objection d'être un obstacle à la marche en avant et à la nouveauté. Encore une fois, ce n'est pas la copie des styles de jadis que je prêche, mais la renaissance de la liberté, de la souplesse d'inspiration qui les caractérise. Tâchons d'adapter à nos goûts, à nos mœurs, à notre façon nouvelle de comprendre la vie et d'en user, le style de demain avec autant d'exactitude et d'aisance que les styles anciens

J'ai essayé d'indiquer tout à l'heure les conditions essentielles, selon moi, à la production normale d'un style. Je vous disais, je crois, qu'un style est le résultat inconscient des aspirations, de la façon de penser, de sentir, de comprendre la vie, des milieux où il se produit. Si vous voulez bien admettre cela,

aux goûts, aux mœurs, à la manière de vivre des époques qui les virent resplendir. C'est à ce seul prix que l'on créera une œuvre durable, vraiment digne du glorieux passé de l'art décoratif français, un style où les âges de l'avenir, en s'en assimilant l'esprit tout en en changeant les formes, selon les lois fatales de l'évolution, feront revivre l'âme légère, fine, harmonieuse de la race.

En l'attente de ce jour, hélas ! lointain, tous ceux qui aiment la sincérité et la simplicité en toutes choses — leur nombre diminue chaque jour — et à qui il suffit d'avoir autour d'eux des objets familiers, un ensemble de lignes harmonieux et logique, finiront par préférer à tous les *modern styles* du monde, les commodes à cadre, l'armoire à glace et le secrétaire à volet de l'ère Louis-Philippienne, l'acajou, tant décrié, de nos grand'mères.

peut-être voudrez-vous convenir que les milieux auxquels nous appartenons semblent peu propres à donner naissance à une production de ce genre.

Permettez-moi de développer un peu cette idée, et vous cesserez bientôt, je l'espère, de la considérer — voilà ma crainte — comme un paradoxe.

Quand Morris prononçait l'admirable parole que je vous citais, il n'y a qu'un instant : « L'art doit être fait pour le peuple, et par le peuple, » il avait raison et il avait tort tout à la fois. S'il est vrai, en effet, qu'en une époque démocratique, les arts mineurs, les arts appliqués, si vous préférez, n'ont de raison d'être que s'ils s'adressent à la majorité — et remarquez que ç'a toujours été leur but, — il n'est pas moins incontestable qu'aucun état social ne peut être plus nuisible à leur épanouissement que l'état de démocratie, tel que nous l'entendons aujourd'hui.

Le droit pour tous à la richesse, c'est-à-dire le déchaînement des appétits et des convoitises, voilà la base première de

nos démocraties. L'égalité de tous les êtres humains par l'intelligence, le savoir, la conscience morale, la valeur individuelle, qu'est cela? Une seule chose existe : l'égalité devant l'argent ! Devant l'argent, c'est-à-dire devant ce que les foules avides considèrent comme le seul moyen d'assouvir leur soif de jouissances inférieures. Et le plus triste est qu'en mettant l'argent sur le piédestal le plus élevé où l'humanité ait jamais mis un Dieu, l'humanité moderne ne fait que se montrer clairvoyante. Ce peut être une banalité de dire que l'argent est l'unique force réelle, l'unique bien, l'unique foi de ce siècle : toutes les vérités sont banales ; celle-ci a, du moins, l'avantage de ne point avoir besoin de démonstration.

Mais laissons ces aperçus généraux et voyons l'influence qu'un état social préoccupé d'aussi vils intérêts peut exercer sur l'art décoratif.

Il donne à tous le goût exagéré de paraître ; il incite les hommes à se duper les uns les autres sur leur situation ma-

térielle, puisque les uns et les autres n'ont d'estime et d'ardeur que pour l'argent. Ce besoin d'extériorité dirige toutes nos actions, oriente tous nos efforts ; ce désir de briller fait de ceux qu'il possède des inassouvis de jouissances artificielles. Il les rend incapables de s'intéresser à toute autre chose dont ils ne sont point certains de tirer un bénéfice de vanité. Il entraîne avec lui la passion du clinquant et du faux ; il donne l'habitude du mensonge. A toutes les traîtrises, à toutes les insincérités, à toutes les hypocrisies qui constituent la vie sociale, depuis que le monde est sorti de l'état de barbarie, il a ajouté cette folie orgueilleuse, ce délire de luxe auxquels nul n'échappe. Il a détruit peu à peu tout ce qui faisait jadis la douceur et le charme de vivre, l'amour de la vie familiale, le goût de l'intimité, et surtout le sentiment de la simplicité. Qui donc a maintenant le courage ou l'abnégation de vivre pour soi ? Ne s'agit-il pas avant tout de paraître, de donner aux autres

une impression brillante de soi-même ?

De plus, la vie nationale abdique chaque jour son caractère ; le cosmopolitisme, avec ses emportements irraisonnés, désagrège chaque jour le sentiment de la patrie, partant du foyer [1]. On se disperse, on s'émiette, on s'agite à vide ; on se passionne au hasard, et sans sincérité. Comment, en effet, pourrait-on être sincère, en s'enthousiasmant tour à tour pour les choses les plus différentes, sinon les plus opposées, qu'il faut s'assimiler en toute hâte, de peur de paraître

[1] Toute stabilité sociale semble disparue dans ce déséquilibre et cette frénésie. La province, dira-t-on, échappe à de telles crises. On y vit calme, en possession de soi-même ; on y donne l'exemple de la sagesse et du sérieux. Soit ; mais toute initiative n'appartient-elle pas désormais à la métropole, et comment un mouvement réformateur dans le sens que j'indique, comment un mouvement créateur au point de vue spécial où nous sommes placés, aurait-il la force, d'abord d'y naître, ensuite de s'y développer jusqu'à s'imposer victorieusement ?

Il eût fallu, pour réagir contre cela, une vie

arriéré. Nouveau mensonge que ce dilettantisme insatiable qui corrompt le goût, émousse la sensibilité, en leur offrant sans cesse des aliments exotiques qu'ils sont incapables de supporter.

Mensonge ici et là ! Mensonge partout ! Ce siècle est le siècle du *toc*, pardonnez-moi cette expression vulgaire, et du simili. Pour satisfaire notre passion effrénée de paraître, nous avons inventé les simili-diamants, les simili-or, les ruolz, que sais-je, tout ce qui singe la vérité. Faut-il que nous aimions le mensonge et que soit ancrée en nous la volonté de duper, pour tolérer les faux marbres, les

sociale autre que celle dont la première moitié de ce siècle nous offre l'exemple, autre surtout que celle dont la dernière moitié nous donne le spectacle. Il eût fallu, au lieu de la centralisation à outrance étouffant les industries d'art locales, ne donnant de prix qu'à ce qui porte l'estampille de la capitale, décourageant, par suite, toute tentative d'indépendance régionale, il eût fallu une activité provinciale telle qu'elle existait encore, quoique bien affaiblie, dans les années qui marquent la fin de l'ancien Régime.

faux bois, les faux bronzes, les faux bijoux dont nous parons nos demeures et nous-mêmes ! Avec quel geste de révolte et de dégoût, nous rejetterions loin de nous tout ce clinquant, si nous n'étions possédés, comme nous le sommes, par l'amour du mensonge !

Nous nous mentons à nous-mêmes, en mentant aux autres ; nous mentons à la nature et à la vie qui ne connaît que la loyauté et la sincérité ; nous accumulons autour de nous, comme à plaisir, les difficultés d'être heureux ; nous nous fermons à mille joies franches et simples de l'esprit et des sens, dont les générations qui nous ont précédés embellissaient leur existence. Et vraiment quelle compensation nous réserve ce jeu artificiel, au hasard de quoi nous confions les chances de notre bonheur en ce monde ?

Ce glorieux siècle de science qui se vante d'avoir détruit tant de préjugés, de nous avoir ouvert les yeux sur tant de mystères, d'avoir résolu tant de problèmes moraux et sociaux, ce glorieux

siècle ne pourra cependant pas s'enorgueillir d'avoir accru la possibilité du bonheur humain. Au contraire, on peut dire qu'il a, en déchaînant les appétits, en réveillant les convoitises, en donnant cours à toutes les ambitions, en alimentant l'envie, on peut dire qu'il a multiplié les possibilités de malheur. Il a stimulé, tout en se sachant incapable d'avance de leur fournir jamais les moyens de les assouvir, des désirs endormis au cœur des masses, et qu'elles ignoraient même. Il a fait miroiter, avec une cruauté sans nom, aux yeux des foules, l'appât de joies dont il était sûr que jamais elles n'auraient leur part. Et follement elles se sont ruées, les naïves, à l'assaut de l'éblouissant trésor.

Alors, en présence des responsabilités écrasantes dont l'avenir lui demanderait compte, et pour en alléger le poids, ce siècle a inventé la pitié. Car la pitié, telle que nous la ressentons aujourd'hui, la pitié large et émue pour toutes les souffrances, pour toutes les folies, pour

tous les crimes ; la pitié, telle que nous la pratiquons et que nous l'aimons, est un sentiment qu'ignorait l'humanité qui nous devança. Soyons-en fiers !

Pardonnez-moi, mesdames et messieurs, d'avoir dépassé ma pensée, et d'être sorti des limites de mon sujet, en essayant de vous décrire les milieux que le noble effort de ces artistes veut améliorer et embellir.

Avais-je raison de dire qu'il leur faut plus de courage et d'abnégation que de talent, et qu'ils auront de la peine à y réussir, si nous ne les aidons de notre meilleure, de notre plus ardente volonté ?

C'est à nous, en effet, qu'il appartient de leur rendre moins pénible leur tâche ! C'est de nous qu'il dépend de faire triompher leurs idées et leur art! Ils n'amélioreront pas, ils n'embelliront pas notre vie, quelque patiente que soit leur force, si nous ne le voulons point, si nous ne prenons à ce mouvement une part aussi active que la leur.

Comment, me demanderez-vous ? Comment ? Mais rien n'est plus facile, en vérité !

Persuadons-nous bien que la première condition de l'art décoratif est la sincérité et la simplicité, la logique et l'appropriation à ses buts précis. Éloignons donc de nous tout ce clinquant des grands magasins, tout cet amas de faussetés, d'imitations dont nous sommes encombrés et qui déforment notre goût. Dédaignons, si séduisant soit-il et si flatteur d'apparence, tout objet qui n'avoue pas loyalement la matière qui le compose. Sachons surtout que rien n'est vil et que le travail humain ennoblit les matériaux qui nous paraissent les plus méprisables. Exerçons notre regard à découvrir parmi tout ce qui nous entoure, sous les ornements dont on les surcharge, la forme même des choses, et nous verrons alors de quelle pauvreté, de quelle vaine prétention, sont la plupart des objets que nous considérons comme des objets d'art. Comparons-les avec les spécimens que

le passé nous a légués, et peu à peu nous sentirons naître en nous le sentiment de la forme, de la grâce, de l'harmonie, de la vérité. Nous nous apercevrons que les œuvres décoratives les plus parfaites, et les plus dignes d'être prises pour exemples, sont celles qui sont le plus simplement conçues, le plus simplement exécutées, le plus voisines de la nature et de la vie. Leur beauté se dégagera d'elle-même à nos yeux émerveillés. Elle nous apparaîtra dans toute sa splendeur normale et logique ; et dans celles de ces œuvres qui nous semblent le plus compliquées, nous discernerons l'harmonie primordiale et naturelle qui en a groupé, coordonné les éléments divers, qui y a transposé en formes d'art des formes naturelles et vraies.

A ce commerce de la Beauté, de la Beauté qui est toute lumière et toute sincérité, nous deviendrons nous-mêmes épris de lumière et de sincérité, et la haine du mensonge, dans toutes ses manifestations, nous enflammera.

Alors nous offrirons, par notre vie même, par notre façon de penser et de sentir, loyale et franche, un appui réel à ces artistes, à ces artisans, à ces ouvriers d'art qui peinent en vain pour nous faire entendre un langage que nous ne sommes pas à même de comprendre ; et ils n'auront pas lutté inutilement.

C'est en nous autant qu'en eux-mêmes qu'ils puiseront leurs inspirations, et les œuvres et le style qu'ils créeront ainsi seront véritablement l'expression entière de nos idées, de nos sentiments, de nos passions. Alors, ils créeront véritablement des choses de Beauté, de douces et puissantes choses, d'harmonieuses, de profondes, et d'émouvantes choses, au milieu desquelles il nous sera bon de vivre, parmi la joie. Alors, ils élèveront autour de nous les décors nouveaux où ils rêvent de synthétiser la grande âme, toute frémissante, de leur temps. Alors, ils imposeront à l'industrialisme aujourd'hui triomphant leur amour de la nature et de la vie, et la nature et la vie, comme

aux époques lointaines, s'uniront mélodieusement à l'art.

Si j'ai pu prononcer, à leur égard, tout à l'heure, à l'égard de ces phalanges vaillantes, de mélancoliques paroles, je les supplie ici de me les pardonner. Ils sauront être, le jour où nous leur en fournirons les moyens, à la hauteur de leur sublime tâche.

D'ici là, qu'ils ne désespèrent point, et gardent leurs regards toujours fixés sur l'horizon de Beauté qu'ils doivent atteindre et qu'ils atteindront.

Cette causerie commencée par un mot de poète, radieux et fervent, je la terminerai par cette maxime profonde, dont tout être humain, vraiment digne de ce nom, devrait se faire une règle de vie, par cet austère et suprême précepte du Libérateur des Pays-Bas, de Guillaume le Taciturne :

« Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer. »

LE

RÈGNE DE LA LAIDEUR

Je voudrais que le remords eût son symbole et qu'il fût placé dans tous les ateliers.

DIDEROT

PRÉFACE

Mon vieil ami Evariste Chevalet, critique d'art in partibus, *m'a confié en mourant le soin de livrer au public ce qu'il appelait avec non moins de justesse que de solennité, « les trésors de son enseignement oral », sans préjudice d'y joindre « les notes sur l'art et les artistes contemporains, essais, réflexions, apologies et harangues, contenues dans les trois* Carnets de blanchissage (le dernier réservé à des confidences d'un autre ordre) *que l'on trouvera dans le second tiroir de droite de mon secrétaire Louis-Philippe, situé entre les deux fenêtres de ma chambre à coucher. »*

Or, voici bientôt dix-huit mois qu'Eva-

riste a rendu à Dieu la belle âme qu'Il lui avait prêtée, et j'ai trop tardé à remplir ma mission. C'est que je redoute fort pour la mémoire de cet excellent ami la revanche d'une opinion qu'il a bravée durant toute sa vie avec une audace et une violence parfois excessives.

Peu importait qu'il se montrât, de son vivant, injuste, brutal même dans ses façons de juger les artistes et les œuvres : la sincérité passionnée, l'ardeur qu'il y mettait, la bonhomie de son visage au cours de ses invectives les plus vigoureuses, le désintéressement insoupçonnable de ses attaques, eussent désarmé ses plus acharnés ennemis. Mentionnons, en outre, qu'il ne publia pas une seule ligne et que ses leçons verbales n'eurent jamais pour auditeurs que cinq ou six personnes dont j'ai la joie — encore que je me prenne journellement à les regretter — de demeurer le seul survivant.

Il n'en ira point de même aujourd'hui, ni demain, j'en ai peur. On a beau me dire qu'il n'est personne au monde de

moins susceptible, d'humeur moins pointilleuse qu'un artiste, en général, qu'un peintre, en particulier, que nul ne sait supporter mieux les critiques, même imméritées, je ne puis m'empêcher de trembler pour la mémoire de mon digne maître.

Il ignorait trop, vraiment, la pratique des ménagements que méritent les individualités dont on a l'heur d'être le contemporain, et, quoiqu'il sût à merveille généraliser, c'est-à-dire, ainsi qu'on l'entend d'ordinaire, dégager d'un fait sa portée supérieure, rattacher ce fait à l'ensemble auquel il appartient, comme on ramène à sa famille un enfant égaré, il avait, cependant, pris l'habitude, n'ayant besoins ni ambitions et menant une vie solitaire et indépendante, de ne tenir aucun compte dans ses jugements, ni de la situation sociale de tels ou tels artistes, ni du taux de leurs œuvres, pas même — j'en ai honte pour lui ! — des distinctions civiques, pensions, bourses de voyage, médailles, titres officiels, décorations,

avec quoi l'État se plaît à récompenser le vrai talent.

On en déduirait à tort que mon ami eût le mépris de l'ordre établi ; loin de là certes ! ou qu'il cédât à un sentiment de basse envie ; moins encore ! Il savait bien quelle somme d'efforts de toute espèce, en dehors de l'effort artistique même, représente une réussite éclatante, et tout en dédaignant plus que de mesure peut-être le génie de M. Béraud par exemple, il se serait gardé de refuser à l'homme sa sympathie et son estime pour une force de volonté, une patience de travail, un sens pratique qui font généralement défaut à des talents supérieurs au sien ; car il y en a.

Il comprenait aussi avec raison que les gouvernements failliraient à leur devoir en négligeant de mettre en lumière de tels exemples qni excitent l'émulation et à quoi l'on doit de voir fleurir si innombrablement la profession d'artiste-peintre.

« *Que des officiers, s'écriait-il, se puissent choquer de découvrir le ruban de l'honneur à des boutonnières indus-*

trielles, rien de plus naturel! Mais le peintre, le peintre! N'est-il pas le soldat de l'Idéal? N'est-ce pas à lui qu'incombe la noble mission de fixer nos rêves les plus altiers, de transmettre aux âges futurs l'image de nos gloires nationales, les traits de nos héros, de nos hommes d'État, de nos savants, de nos poètes même! » *Et le geste d'Évariste agitait dans l'air des commémorations de fêtes nationales, en hurlant des lambeaux de* Marseillaise *et d'*Hymne russe. *Son ironie allait jusqu'au cynisme. Qu'eût-il trouvé à dire, s'il eût vécu alors, le jour où M. Benjamin-Constant, au nom de la corporation entière dont il fait partie et qui n'eut garde de le démentir, formula devant un interviewer ahuri cette mémorable déclaration :* « Si la France est quelque chose, c'est par nous ! »

Je doute fort que Chevalet eût été de son avis : aussi n'ai-je cité cette parole digne de la postérité que pour mieux indiquer à quel point sa manière de sentir et de comprendre les choses de l'art diffé-

rait de celle qu'ont accoutumée ces messieurs. Cela s'entend de reste : ils sont orfèvres, tous.

J'ai eu la douloureuse consolation d'assister aux derniers moments d'Évariste Chevalet. Voici quels furent, tandis que l'agonie blêmissait sa lèvre et lui révulsait le regard, ses derniers mots :

— Va souvent au Louvre... revoir... en pensant à moi... en pensant à moi... les Disciples d'Emmaüs, l'Embarquement pour Cythère... *et mes chers Chardin et mes chers Corot... Dis-moi... te rappelles-tu bien les gris argentés de Velasquez ?... Whistler les a retrouvés, le diable d'homme, une ou deux fois...*

Puis, il s'éteignit.

Je ne crois pas qu'il y ait eu homme au monde aimant l'art, la peinture surtout, d'un amour plus profond, plus ardent, plus pieux, plus intime, avec autant d'abnégation, autant d'élan, autant d'enthousiasme ému. Il avait fini par peupler son cerveau de toutes les formes, de tous

les gestes, de toutes les harmonies de couleurs et de lignes où les maîtres ont immortalisé leur pensée. Il vivait dans la familiarité permanente de ces beaux fantômes, comme parmi l'enivrante obsession de doux rythmes ressouvenus : la logique et la clarté de son esprit s'y étaient enrichies d'une rare puissance de pénétration dans les domaines du rêve et d'un vif dégoût des réalités ambiantes. D'où, parfois, le ton étrangement exalté de ses propos.

On s'en étonnera peut-être ; moins cependant, j'imagine, que de la désinvolture et de l'exagération où se présente en général sa pensée. Il donnait volontiers à son langage la forme d'une discussion avec un interlocuteur permanent autant qu'imaginaire, afin sans doute d'éviter la phraséologie doctorale, la solennité pédante qui sied si mal à cette sorte d'écrits : le tutoiement même où il se laisse aller dut concourir à le garder de ce grave défaut. Je pense qu'il eût été désolé d'y tomber, se plaisant à affirmer que « la vérité, par bonheur, est multiple

et que rien n'est qui ne soit subjectif ». Il avait sans doute raison. Oui, « l'homme, disait-il, qui porterait dans son cœur la vérité nue, entière, absolue, dégagerait un tel orage de lumière que les autres en seraient foudroyés » ! Et il ajoutait avec un sourire rassuré : « Le monde ne vivrait pas huit jours sans idées fausses. »

C'était, de la part d'Évariste, se justifier d'avance de ses partis pris et accroître le mérite qu'il pèut y avoir à formuler, sincèrement, quelques vérités. Cela surtout, pour la mémoire de cet excellent esprit, plaise à Dieu qu'on veuille bien le reconnaître !

LE

RÈGNE DE LA LAIDEUR

Premier Carnet.

Argumente, épilogue, ergote tant que tu voudras; tu n'y changeras rien. Voilà un fait accompli : les hommes ont perdu le sens de la Beauté !

Oh ! ne te récrie pas ! Inutile de lever les bras au ciel; ils ne sont pas assez forts pour l'empêcher de t'écraser, s'il doit tomber, le ciel !

Regarde seulement autour de toi : il n'y a que de la laideur.

On n'aime plus que ce qui est bas, vulgaire, grossier, laid, quoi ! les vilaines formes, les vilaines couleurs, les vilains gestes, les vilaines pensées... en un mot, tout ce qui correspond aux goûts, aux besoins de la foule. Ah ! voilà bien la

seule religion qui leur reste, le seul culte qu'ils soient capables de pratiquer : le culte de la Laideur !

A qui la faute ? Pas à la nature, je pense. Elle ne change pas. Aux conditions de la vie ? Elles ne se sont pas faites toutes seules, et chacun peut les modifier en quelque façon, si peu, si peu que ce soit, dans le sens de l'Idéal ; le second effort coûte moins que le premier, quoique l'effet s'en manifeste en progression croissante.

A qui la faute donc ? A ceux qui ont mission de créer de la Beauté, c'est-à-dire aux artistes.

Crois-tu que l'un d'eux — eux d'aujourd'hui ! — se soit jamais douté de la responsabilité morale à laquelle il souscrit, en choisissant cette carrière honteuse et sublime ? Tu m'objecteras que cela ne peut avoir lieu, puisque l'on est artiste inconsciemment, comme on respire. Autrefois, soit ; mais plus rien n'est incons-

cient de nos jours : la machine à penser est, hélas ! plus perfectionnée.

Quoi qu'il en soit, il n'y a pas à sortir de là : *se faire artiste*, comme ils disent, c'est accepter des lois supérieures et éternelles, l'obligation de créer de la Beauté. De ce qu'aucun code humain ne vous condamne pour y faillir, la contravention existe-t-elle moins ? Mais laissons de côté les lois supérieures et éternelles : il faut être un croyant pour y croire, et ne l'est pas qui voudrait l'être.

Ce qui est sûr, je le répète — voilà le clou à enfoncer — c'est que le devoir de l'artiste est de créer de la Beauté. S'il n'y réussit point, jetez-le aux bêtes, sans pitié, car il devient malfaisant. (Sais-tu qu'il n'y aurait guère plus de cent artistes en France, si l'on se mettait à suivre strictement mes conseils !) Empêchez-le de nuire, car il nuira.

Il nuira en dupant l'ignorance des autres, en leur faisant accroire — par vanité, par sottise, par inconscience, ou pis, pour simplement gagner son pain

hors d'un commerce d'épicerie ou de bandages, qu'il juge à tort déshonorant, et porter une redingote au lieu d'une blouse — en leur faisant accroire que ses œuvres sont des œuvres d'art ; qu'il est un artiste lui-même, c'est-à-dire, un créateur de Beauté. Et les autres, ces autres qui composent le public et que l'art attire, parce qu'il est une force fluidique irrésistible, se laisseront si aisément duper !

D'instinct, en effet, le peuple aime l'art ou ce qui lui ressemble. Interroge-le : il déteste le photographe ; la réalité que lui livre l'objectif ressemble trop à celle que ses yeux sont habitués à voir. Dès qu'il en a les moyens, il se confie à quelqu'un qu'il soupçonne capable de reproduire ses traits, pas seulement de les reproduire tels qu'ils sont, mais de les reproduire avec quelque chose en plus, il ne sait quoi, quelque chose qui lui donnera l'illusion de soi-même ennobli, embelli, transfiguré, et soi-même cependant. Le bourgeois au nez trop gros, à la bouche de travers, recommandant à son portrai-

tiste de diminuer l'un et de rectifier l'autre, exprime, sans le savoir, la plus profonde règle d'esthétique, et cet aveu de sa laideur *réelle*, et cette aspiration vers la beauté, restent l'hommage le plus touchant qu'il lui soit possible de rendre à l'Art. C'est le cierge de deux sous, l'humble petit cierge qui se consume, en quelques minutes, devant l'autel de Notre-Dame des Victoires.

Mais j'ai à m'expliquer.

Peut-être t'imagines-tu que ce sentiment de la Beauté dont je parle, je le trouve parmi les imageries mythologiques et religieuses, héroïques et anecdotiques, dans l'art soigné, poli, tiré à quatre épingles des écoles officielles, des académies constituées ? Pas tout à fait, encore qu'il me soit doux, je ne le cache point, de le voir, grâce au succès des procédés de reproduction, s'étaler sur des couvercles de boîtes à sucreries nuptiales et décorer les étiquettes des tapiocas et des savons...

Quant à mes préférences intimes, tu es

loin de compte. Tu dois croire que la vérité me fait peur, à moi qui n'aime qu'elle, dans ses manifestations les plus diverses, aussi bien dans les purs cantiques de l'École de Sienne qu'au cœur des pages les plus chaudes de réalisme de l'École Espagnole et de l'École Hollandaise. La vérité ! mais elle est la base même, l'assise, la pierre de fondation de l'art ; elle est son point de départ, le tremplin, si tu veux, d'où il s'élance vers l'irréel, mais non son but, sa fin dernière, ainsi que la plupart le croient !

Écoute ! Dans le *Portrait de Nicolas Kratzer*, d'Holbein, au Louvre ; dans la petite *Descente de Croix*, de Memling, à l'hôpital Saint-Jean, de Bruges, par exemple, est-ce ici la scrupuleuse exactitude des poils de barbe à peine perceptibles sur ce menton glabre, des cheveux, des cils, des moindres grains de la peau ; là, la réalité des larmes sur les joues de la Vierge et de Saint Jean, qui t'émeut ? ou bien, ici, la concentration de pensée, la volonté intelligente qui éclaire le visage

du savant, là, l'intensité prodigieuse de douleur devant le cadavre de l'Homme-Dieu ? Est-ce, en un mot, la vérité qui te prend, ou seulement ce qui la dépasse, ce qui exprime l'âme même des personnages, l'expression enfin ? Je suis de ton avis: la stricte vérité, en soi, importe peu ; elle n'est que le véhicule du rêve, de la beauté, rien de plus et la beauté ici et là se révèle de premier ordre, de qualité supérieure, divine, toute spirituelle... car Kratzer, Saint Jean, la Vierge sont loin de ressembler, physiquement, aux Apollons et aux Vénus du classicisme.

Un autre exemple, par où tu saisiras, mieux encore, comment je comprends la Beauté. T'es-tu jamais demandé pourquoi des œuvres comme celles des Flamands et des Hollandais, — disons Breughel, Teniers, Terburg, de Hoog, Maes, etc. — te comblent d'ivresse et d'admiration émue ? L'effort patient de l'artiste, l'habileté miraculeuse de l'ouvrier, la précision de chaque détail, la réalité charmante et fine du plus insignifiant objet..., est-ce cela

simplement qui t'exalte ? Comment cela peut-il t'aller à l'âme ou te satisfaire l'esprit, de voir une cruche de terre, un pot d'étain, la trame d'une étoffe, les reflets de tout un appartement, de tout un paysage, de toute une scène animée dans un miroir, reproduits scrupuleusement, minutieusement, avec cette précision déconcertante que tu connais ? L'artiste n'a cherché ici à éveiller en toi ni émotion, ni attendrissement, aucun sentiment, aucun désir, aucune passion, aucune idée, aucun rêve. Je me demande toujours comment l'on peut supporter, dans un même musée, la vue de ces toiles exaspérantes et adorables, trois pas après s'être enivré d'extase devant les élancements mystiques d'un Fra Angelico, d'un Van Eyck, devant les énigmes surhumaines d'un Vinci.

Ceux-ci prodiguent l'effort de leur science à te délivrer des liens de la matière, à te faire oublier la réalité des figures qu'ils peignent pour t'émerveiller l'âme, pour offrir à tes yeux le resplendissement de tout ce que l'esprit humain

peut imaginer de plus élevé et de plus pur, tandis que les autres ne se soucient, au contraire, que de te fournir le spectacle des instincts en ébat, les gesticulations d'une humanité inférieure, avec un sens du réalisme qui ne recule devant aucune audace. Que ma joie soit plus intense, auprès des premiers, que je me sente défaillant de tendresse, ému jusqu'aux fibres secrètes, emporté vers les étoiles, les yeux pleins de larmes, les sens éperdus d'extase, devant les miraculeux Primitifs, voilà qui n'importe guère. Passons.

Eh bien ! As-tu analysé tes sensations en présence de leurs kermesses, de leurs fumeurs de pipe, de leurs buveurs, de leurs couples amoureux ? Certes, leur manière de concevoir la vie se révèle plutôt simple, vite satisfaite de combler au plus tôt les appétits les plus bas par l'assouvissement goulu, à portée de la main. Cela est brutal, grossier même parfois, souvent ; et cela cependant n'est jamais laid ni répugnant, et ne salit point

le regard. C'est le triomphe de la matière et dans les choses exprimées et dans la façon de les exprimer, mais c'est le triomphe de l'art. L'exaltation, l'amour effréné de la vérité dont témoignent de tels maîtres, s'affirme avec une telle puissance, une telle sincérité, et une telle perfection, que l'on est, malgré soi, saisi, transporté. On les sent en si pleine possession de tous les secrets de leur art, et d'une si forte conscience d'artiste dans leur exécution ! Allant toujours jusqu'au fond même des choses, jamais satisfaits de l'à peu près, rêvant sans cesse la perfection, et l'atteignant, par des prodiges.

Mais tout cela n'est rien ; et voici le miracle ! La matière même, ainsi glorifiée, rayonne, s'épanouit, se transfigure, se spiritualise, en floraison de beauté ! On oublie vite l'ivresse avide de ces buveurs, les danses titubantes, les croupes troussées des gaillardes commères, tout ce grouillement d'instincts fermentés ; l'âme du peintre se révèle : tu peux la pénétrer et la comprendre. Il aime la vie d'abord,

dans toutes ses manifestations, la vie telle qu'il la voit autour de lui, la vie simple ou luxueuse de son temps, ce monde restreint qui est le sien, dont il partage les aspirations, les appétits, les goûts. Mais ce qu'il aime par-dessus tout, c'est la lumière, cette lumière fluide, subtile, enchanteresse de son pays, et ses œuvres sont des cantiques qu'il chante à la gloire de la lumière, dans toute la ferveur de son cœur. Il l'aime partout, toujours, se jouant sur les sculptures d'un bahut, parmi les tailles d'un verre à boire ou d'un flacon, dans l'épaisseur molle d'un feutre, sur les surfaces du métal ; il l'aime glissant à travers les branches défeuillées ou s'étalant en nappes d'or au ras des eaux, ou bien, là-bas, à l'horizon de ces immenses plaines, montant en buée fine dans un léger brouillard. Elle s'étouffe dans la mollesse souple d'une cotte de laine et ruisselle en coulées chaudes sur les plis d'une robe de soie ; elle se brise et chatoie aux facettes d'une pierre précieuse, aux ciselures d'une orfèvrerie;

elle se perd, riante, dans le labyrinthe subtil d'une dentelle. Elle est mouvante, animée, vivante, perpétuellement diverse; elle fuit, comme l'eau et comme le vent; elle est insaisissable... et ils la saisissent, et ils la retiennent captive, avec toutes ses splendeurs, avec toutes ses délicatesses, avec tous ses caprices, dans ces carrés de toile à peine grands comme deux mains ouvertes. Le tapis de la table, les mosaïques du sol, la poignée de l'épée, le manteau de velours, les lampadères de cuivre, le pot à boire, l'instrument de musique, autant de motifs à chanter la gloire de la lumière, autant de strophes à l'hymne joyeux, autant de versets au psaume d'actions de grâces.

La Beauté ! donc, tu vois bien qu'elle ne réside pas seulement chez les maîtres de l'expression et de la plastique pure. Il faut savoir la reconnaître et la sentir partout où elle se manifeste, mais il faut aussi savoir la découvrir. Car chez certains, elle s'enveloppe de mystère, elle

se cache ; on a besoin d'une initiation pour lui arracher ses secrets : tels êtres, telles organisations intellectuelles, tels tempéraments n'y parviendront jamais ; ils passeront à côté d'elle sans la voir ; ils ignoreront toujours les délices de ses caresses. Chez d'autres, au contraire, elle s'avoue sans détours, offerte à tous, généreuse, resplendissante, et il est donné aux sens des multitudes de jouir d'elle librement.

Eh bien ! cherche, fouille, furète, fourgonne parmi les artistes contemporains, parmi leurs œuvres : tu ne dénicheras rien, ou presque rien, de cet ordre. L'amour de la Beauté ne les domine plus, et devant ceux chez qui il persiste — quelques exceptions à peine pour renforcer mon argument — tu t'émerveilles, et à bon droit, tout autant qu'en présence d'un honnête homme, par les temps qui courent...

Quand je te dis qu'ils ont corrompu l'art, qu'ils l'ont détourné de ses fins dernières, qu'ils l'ont abaissé au niveau des

plus basses spéculations, tu te révoltes : mais donne-toi donc la peine de dépouiller tes partis pris et tu verras que j'ai raison. N'invoque pas comme excuse à leur faiblesse, à leur ignorance cet esprit révolutionnaire qui les excite : il ne prouve que mieux, hélas ! l'étroitesse de leur cerveau, la pitoyable vanité de leurs efforts. Ce ne sont que des politiciens : rien de plus. Ils n'ont d'élan et d'ardeur que pour démolir, mais demande-leur de créer : ils ne savent invoquer d'autres questions que de technique, ils font de la casuistique, et c'est tout.

Ils nous ont *monté* l'énorme, le prodigieux, l'ébouriffant bateau du plein air ; ce qui n'empêche nullement la couleur de Manet d'être souvent terreuse et conventionnelle (ce n'est pas un reproche que je lui adresse) ; et tu sais aussi bien que moi que les plus belles toiles de ce peintre, parfois admirable, restent dans la tradition stricte des maîtres de l'École Espagnole ! Mais glissons. Ah çà !

crois-tu qu'ils ignoraient la théorie du plein air, les artistes du XVe et du XVIe siècle italien et flamand ? Tu n'as qu'à regarder les fonds des primitifs pour t'en rendre compte : étudie ceux de l'École Ombrienne et de l'École Florentine ; étudie ceux des Van Eyck, de Memling, de Quentin Metsys. Allons de l'avant ! Examine attentivement les paysages d'un Hobbema, d'un Ruysdael ; les marines d'un Van Goyen, d'un Van de Velde, certains Wouwermans, et le prodigieux Vermeer de Delft (je cite au hasard !). Arrêtons-nous devant Claude Lorrain, devant ce magicien prodigieux de l'atmosphère. Sautons au XVIIIe siècle. Que dis-tu des paysages de Watteau ? L'air n'y circule-t-il pas autant que tes théoriciens d'aujourd'hui se plaisent à l'exiger ? Et Constable, et Turner, en Angleterre ; et Daubigny, et Jules Dupré, et Troyon, et Millet, et Corot, en France, que leur manque-t-il pour être des peintres de plein air ?

Est-ce là ce qu'on appelle renouveler

l'art ? Et le besoin s'en faisait-il tellement sentir ? Était-il donc en telle décadence, l'art français, au moment où ils apparurent ? C'était parmi le plein triomphe de l'École de Fontainebleau : l'un des plus grands peintres du monde, Corot, commençait d'entrer dans la gloire. Il fut un créateur de beauté, celui-là ; l'un des derniers, hélas ! Il avait pénétré, jusqu'à leur tréfond, les mystères de la nature et de l'art; on ne s'agenouillera jamais assez humblement devant lui ! L'héritage était riche, cependant, qu'il léguait à l'avenir. Vois ce qu'ils en ont fait, dans leur ivresse de sectaires.

Ils ont inventé l'impressionnisme ! C'est-à-dire, en deux mots, la simple négation de l'art.

Un art comme la peinture exige l'effort patient, l'étude lente, l'analyse profonde, la connaissance stricte de tous les procédés de technique ; il veut jalousement la réflexion, la science sûre ; c'est un art qui ne vit ni de spontanéité ni d'élan, car là même où le pinceau semble se

déchaîner en touches inconscientes, on discerne chez les vrais maîtres la conscience qui veut, le cerveau qui régit; et ce n'est pas avec de l'à-peu-près, avec des bonheurs d'exécution, que l'on réussit à créer une harmonie durable. Il faut que tout y ait sa signification, et sa signification entière, qu'il soit impossible à l'œil de souhaiter quoi que ce soit dont il pourrait se satisfaire davantage, que tout soit exprimé, que tout soit dit, que tout soit *écrit*. Hors de là, il n'y a que des esquisses, des pochades d'atelier, bons documents pour éclairer la technique, les moyens de travail d'un grand artiste; rien de plus.

C'est ce qu'ils font tous, cependant, assoiffés de produire et se contentant, les frivoles, de fournir l'illusion momentanée, l'impression passagère de quelque chose qui pourrait être de l'art. Leurs tableaux, puisque c'est le nom qu'ils leur donnent, *ne sont que des sommaires :* quant au développement des idées, cherche-le, si tu es armé d'assez de patience.

Il en faut pour subir sans révolte les élucubrations prétentieuses, les sottises anecdotiques, les insanités, les horreurs, les turpitudes de ces cerveaux rudimentaires, les *tranches de vie*, le naturalisme des uns, les *essors d'âme*, l'idéalisme des autres. Ne t'imagine point qu'ils obéissent à quelque impulsion de tempérament en choisissant, pour l'exploiter, telle ou telle formule ! Mais ils savent, par expérience, la nécessité d'une étiquette, afin d'être compris par le public et estimé par les potards de la critique officielle.

Il y a ainsi les médicaments pour l'usage externe et ceux pour l'interne, et les spécialités selon les saisons et les modes, et les « agitez la bouteille avant de s'en servir ». Toutes les classes de la société ont chacune son fournisseur attitré, qui sait quoi leur servir pour conserver leur clientèle : il flatte leurs goûts, leurs manies, leurs vices même et surtout. La Marine, l'Armée, les Colonies, les grandes Administrations de l'État, la Présidence

de la République, les Ministères, le Clergé, l'Agriculture, la Haute Banque, la Haute Noblesse, la Haute Bourgeoisie et la Basse, le Bataillon de Cythère, le Peuple surtout, le bon et le mauvais — il ne faut pas faire le délicat ! — la Russie maintenant, depuis les cinq glorieuses, que te dirai-je encore ?... à chaque institution, à chaque groupe social, à chaque caste, à chaque faubourg, un spécialiste est attaché. Il y a des peintres de quartier, comme des médecins. Ils ne chôment pas ; ils fonctionnent sans trêve, puisqu'il est entendu que l'Art appartient à tous, que l'art est le verre où tout le monde est appelé à boire. Tiens, je ne puis m'empêcher d'évoquer la tradition de ces banquets du Félibrige où le *Grand Capoulié* offre à chaque convive l'honneur de tremper ses lèvres imprégnées d'ail dans la glorieuse coupe de Sainte-Estelle, qui mêle — délectable mélange ! — les eaux de la Méditerranée et du Rhône ! Après quoi, les *fen de brù* d'Avignon, de Tarascon, d'Aix... et de Paris

sentent aussitôt flamber dans leurs têtes le feu de la divine poésie.

Mais, je m'égare. Nous reviendrons une autre fois explorer ces départements : la vanité, l'étiquettage, la domestication des artistes contemporains sous la férule de l'État. Il y aurait trop à dire et nous avons mieux à faire, pour l'instant.

Le Salon ! Les Salons ! puisqu'il y en a deux maintenant, en attendant qu'il y en ait trois ou six ; les Salons, c'est-à-dire la production périodique d'œuvres spéciales, destinées à un public spécial, voilà l'une des causes — et pas la moins importante — de l'état de choses qui me révolte et contre lequel je m'insurge.

Supprimez le Salon et vous supprimerez le danger de contagion de l'art faux ; dix ans de suite sans grandes expositions officielles, à date fixe, comme les foires et marchés dont le programme figure en tête des almanachs, dix ans durant lesquels les vrais artistes pourraient œuvrer librement, sans souci de

la toile ou du morceau de marbre à effet, et l'on verrait s'élever le niveau de l'art. Cela est sûr ! Cela est sûr !

« Supprimer le Salon, s'écrient les pontifes, mais c'est vouloir la mort de l'Art. » Oui, de l'art officiel, mais de celui-là seul, pour préparer la résurrection de l'autre, de l'Art tout court.

Ce serait, en tout cas, la mise en disponibilité de toute cette armée de fonctionnaires spéciaux dont l'organisation des Salons met en lumière les si brillantes qualités ; ce serait l'inactivité forcée des jurys, des commissions, des sous-commissions d'examen, d'achat, de récompenses, de bourses de voyage, etc., etc., qui fournissent à tant d'artistes l'occasion de faire montre de cet esprit administratif toujours si fortement apprécié en France (et qui est comme un brevet de civisme) et de se pousser à des avancements, à des décorations, à toutes sortes de fonctions et de distinctions, plus ou moins lucratives, plus ou moins honorifiques.

N'en doutons pas, voici les plus irréconciliables adversaires de notre projet.

Examinons cependant l'état des choses. Pour peu qu'on sache dégager des faits leur intime psychologie, on sera bientôt convaincu que la question d'art en matière de Salons et d'Expositions collectives n'occupe jamais la première place, mais toujours la seconde, sinon la dernière. Je ne vise personne ; je veux me garder, au cours de ces notes d'esthétique générale, de restreindre le débat à des cas individuels ; je suis le premier à reconnaître que si l'énorme cohue des artistes de tout genre, dont nous avons l'honneur d'être les contemporains, se caractérise plus particulièrement par l'amour du cabotinage, de la réclame, de l'argent, du succès coûte que coûte, néanmoins la phalange sacrée demeure relativement nombreuse, et plus forte et plus serrée qu'on ne croit, de personnalités hautaines, sincères, ayant conscience de la grandeur de leur mission et décidées à ne l'accomplir que purement et noblement.

Non, la question d'art n'occupe jamais la première place. Il y a tant d'autres intérêts en jeu, plus puissants, plus immédiats ! N'est-ce pas, en effet, grâce à l'organisation actuelle, selon le succès de son « salon », qu'il devient loisible au peintre de se classer, d'établir le cours de sa marchandise, car c'est le seul mot qui convienne aux produits de certains ateliers ? De là dépend sa vie matérielle même, et il faut le plaindre plus que le blâmer de cet asservissement obligatoire au goût du public. Le Succès ! le succès, il s'agit de l'obtenir quand même, et tous les moyens sont bons. On connaît le procédé.

Comme pour ces chanteurs inconnus dont d'avides barnums dissimulent le nom sous l'éclat d'une couronne fermée, ne convient-il pas d'abord d'imposer sa personnalité d'une façon étrange, séduisante, capable de surexciter l'attention, d'amorcer la curiosité ? Un peu de mystère ne messied point. Des bruits circulent, échos de boudoirs ou de jour-

naux, vantant, de piquante manière, le mobilier, l'esprit, l'élégance, le talent même quelquefois — mais cela ne vient qu'ensuite — de notre jeune maître. Est-il homme du monde (un peintre l'est toujours), c'est lui qui règne en potentat dans les salons les mieux cotés, c'est lui qui préside à l'ordonnance des fêtes, dessine ou choisit les toilettes de ces dames, régente leur esthétique, fixe des bornes à leur sottise. Ses excentricités, ses manies, ses raffinements ou ses négligences de tenue, dont il prend soin d'informer le public, font monter le prix de sa peinture. Quelque grand voyage, d'où il sait revenir à temps, muni d'extraordinaires richesses d'art exotique et de quelques pochades documentaires, accroît d'un charme nouveau la valeur de sa précieuse personne.

Tel autre revêt l'aspect brutal, négligé, d'un paysan, cache sous une apparente indépendance d'esprit et de costume, sous un dédain bien joué de tout ce qui n'est pas son art, la pratique des plus savantes

habiletés. Il impose des intransigeances de langage servant à voiler ses basses concessions. Il joue au naïf et au détaché.

Mais il est pour tous une grave affaire (j'y insiste à dessein) : le choix d'une spécialité ! Sera-ce la peinture d'histoire, le bric-à-brac légendaire ou héroïque, le nu mythologique... ou la nature morte ? Pourquoi pas la peinture religieuse ? Elle permet de la distinction, et si elle exige de la gravité, ne peut-on l'égayer par quelque allusion au récent scandale, au dernier drame passionnel ? Par ce temps de néo-christianisme et de mysticisme de cabinet particulier, la peinture religieuse reste un placement de père de famille.

Quoique le nu croustillant garde une clientèle sûre, on ne saurait nier le tort causé à ce genre d'industrie par les récents couchers et levers de divettes qui offrent l'avantage de toute vérité palpable sur le plus beau rêve.

La reproduction émue de nos défaites nationales n'a-t-elle pas valu à plusieurs

de sérieuses rentes et de la gloire ? un vestiaire amplement pourvu y suffit.

Il y a encore les grandes découvertes scientifiques où le peintre peut savourer l'orgueil de mêler son nom à celui de quelque médecin illustre ou de quelque ingénieur métallurgiste, voire électricien ; un peu de notoriété en rejaillit toujours sur lui : l'art et la science marchent de front, se donnant la main, etc., etc.

Omettrions-nous la scène de mœurs, l'anecdote, la triomphante anecdote qui a pour domaine l'antiquité lacustre aussi bien que le mystère des âges futurs et où une imagination supérieure peut mêler à de la gaieté la haute portée d'un enseignement social ?

L'allégorie reste de saison : la mode en est éternelle ; la Vérité a toujours droit à son miroir, comme la Justice à sa balance, et la roue du Progrès commettrait-elle l'impertinence de ne plus tourner ? J'en passe et des meilleures.

Armé d'une spécialité, où il excelle

aussitôt, — cela va de soi, — le peintre tient sa réussite. Il expose ! Il expose ! Toujours le même tableau; sinon on n'en voudrait plus. Qu'il se garde de rien changer à celui de l'année précédente, ou il est perdu. Cela suffit à expliquer l'aspect invariable de tous les Salons et cette exclamation du public, jamais satisfait, et qui se croit avide d'inédit : « C'est éternellement la même chose ! »

En effet, c'est et ce sera éternellement la même chose, et si cela changeait, peut-être serait-ce pire. Au fond, il ne faut pas détourner de telles forces de leur chemin : redoutons qu'elles se déchaînent, si nous essayons de les conduire vers d'autres buts. N'oublions pas que ces tableaux, qui nous semblent faits à l'aide de procédés mécaniques, ont été peints par des pinceaux à l'autre bout desquels il y a des hommes, soumis à toutes les faiblesses, à toutes les idées fausses, comme les autres hommes, et n'exigeons d'eux que ce qu'ils peuvent donner.

Est-ce leur faute à eux, si, plus qu'au-

cun régime autocratique, notre démocratie triomphante les a domestiqués, les a asservis et s'ils sont forcés de subir les mêmes lois sociales, pris par les mêmes besoins, les mêmes désirs de jouissance immédiate que le troupeau vulgaire ? Pourquoi leur demander un héroïsme au-dessus de leurs forces ? Se trouvent-ils dans des conditions d'existence libre possible ? Ne les voilà-t-il pas, comme tout écrivain, comme tout musicien, que les hasards de la naissance ne favorisent pas de revenus lui assurant la vie matérielle, dans la nécessité absolue de vivre de leur travail ? Est-ce en faisant œuvre d'art pur qu'ils y réussiront ? Comment leur serait-il possible de consacrer à la réalisation de leur rêve le temps qu'elle exige, alors que la nécessité, la misère souvent les harcèle ? Créez-leur des conditions d'existence particulières et vous aurez le droit de vous montrer sévères à l'égard de leur production.

Leur production ! Elle porte la marque du précaire, du momentané. Allez au

Luxembourg ou dans les musées de province qui servent de dépotoirs aux tableaux modernes : des peintures datant de dix ans à peine s'effritent sous le craquelage des vernis, tombent en ruines misérablement ; et c'est une grande pitié qui vous prend devant tant d'efforts inutiles, dont il ne demeurera rien, heureusement peut-être, dans un demi-siècle. Et comment pourrait-il en être autrement ? Il faut produire, produire quand même, maintenir son nom contre les menaces de la concurrence chaque jour plus effrénée, et produire grand pour ne pas passer inaperçu, et à date fixe, en vue de la mode, en vue du succès, en vue de décrocher sinon la gloire qui permet la vie large, facile, du moins la pauvre petite notoriété qui donne du pain.

Supprimez le Salon ! supprimez l'appât des récompenses, l'appât de la fausse célébrité, l'obligation de la production, les espérances illusoires de fortune et de vanité satisfaite, et vous supprimerez presque tout le mal. Vous supprimerez

des peintres d'abord, ce qui serait un très grand bien, car on peut se permettre quelque doute à l'égard des dons de la plupart, de leur vocation et de leur talent. Ceux-là ne seront point découragés qui sont de rudes travailleurs, de sincères esprits, en quête d'Idéal et de Beauté et qu'anime le feu sacré ! Leur essor n'en sera que plus rapide dans les espaces libres, sans la tentation des compromissions ni l'exemple des défaillances quotidiennes. Et les autres ? Les autres ! qu'importe ! Ils avaient pris ce métier-là, le jugeant agréable et lucratif. Qu'ils retournent à la boutique paternelle, ouvriers, commis voyageurs ou marchands de nouveautés, bornés d'intelligence, de savoir, aptes aux seules besognes inférieures.

Mais on invoquera, contre la suppression du Salon, l'espèce de stimulant spécial que peuvent donner à la production artistique d'un pays de telles manifestations périodiques. Objection d'une valeur contestable. Le nombre est grand, en

effet, — et il serait aisé de citer des noms, — des artistes isolés, qui dédaignèrent toute leur vie la promiscuité compromettante des exhibitions officielles. Ont-ils pour cela négligé d'accomplir leur œuvre ? Sont-ils parvenus à s'imposer à l'attention moins glorieusement que d'autres ? Je ne le pense point et cent exemples sont là pour prouver le contraire.

Je ne crois pas, en outre, que le Salon ait jamais aidé puissamment quelque grande personnalité artistique. Elle se serait manifestée quand même, parce que le génie est une force irrésistible qui porte en soi le don de violer l'admiration des foules.

Supprimez le Salon et vous réduirez à néant, d'un coup, la foule des faiseurs qui l'encombrent et s'acharnent, dans un intérêt égoïste, par leurs œuvres tapageuses, à la destruction de l'art français. Que leur importent à eux, le passé, les traditions de la race, et ce glorieux patrimoine de notre École française qui brille dans l'histoire de l'art d'un si lumineux

éclat ! On dirait vraiment qu'une folie les possède ; ils vont jusqu'aux extrêmes limites de l'excentricité, déforment les lignes, prostituent les couleurs, instaurent le Règne de la Laideur ; ils voient laid et sale, brutal et grossier, blasphèment le dogme éternel de la Beauté.

Idéal, Beauté, voilà bien des mots dont on peut dire que les artistes de ce temps ignorent le sens. Ils se satisfont de réussir à donner l'illusion de la vérité matérielle, et cela suffit, pensent-ils. Il fallait, d'ailleurs, s'y attendre. Démocratiser l'art, c'était le vouer à une mort prochaine. Démocratiser l'art ! on n'imagine point accouplement de syllabes plus monstrueux et plus blasphématoire.

Supprimez le Salon ! Ne sentez-vous pas que chaque année le public s'en désintéresse davantage, que vos efforts ne le passionnent plus, car il en a pénétré la stérilité et l'inutilité prétentieuse. Mais ne voyez-vous pas avec quel sourire de lassitude et de dédain il s'arrête à peine devant vos toiles, bâclées à la semaine, et

où aucune idée, aucun rêve, aucune émotion ne se manifeste, jailli de votre cerveau, de votre cœur, de vos entrailles ! Voilà-t-il pas assez longtemps que vous nous chantez la même chanson joyeuse ou triste ! Ah ! tenez ! c'est lugubre à en pleurer.

Deuxième Carnet.

Tu hausses les épaules ! Tu n'es point convaincu ! Je n'ai point accumulé assez d'arguments pour te prouver la décadence de l'Art et le Règne de la Laideur !

Pour créer, avec les éléments que fournit une époque comme la nôtre, de vraies œuvres d'art, des œuvres d'art durables, des œuvres d'art éternelles — car une œuvre d'art ne doit être conçue que sous l'aspect d'éternité ! — il faudrait des individualités d'une trempe miraculeuse, d'une souveraine et irrésistible puissance.

Toutes les époques se valent, prétend-on. Soit ! quoique nulle assertion ne me paraisse plus contestable. Soit, cependant ! Mais il manque, en tout cas, à celle-ci, des courants d'idées assez forts pour entraîner l'âme des foules et imposer aux artistes une vision du monde plus large, moins fragmentaire, moins analytique. Quoi de plus factice, de plus artificiel que la vie moderne ? Quoi de plus intense mais quoi de plus vide ? Quoi de plus momentané, de plus précaire ? Il n'y a que des appétits en jeu, avides de s'assouvir coûte que coûte ; les instincts se déchaînent, ayant rompu les dernières digues... et des siècles de civilisation, un héritage de grâce, d'élégance, de clarté, de sage équilibre, de générosité, cela s'achève et se dissipe dans un état de barbarie et d'anarchisme absolu.

Penchons-nous sur le bord du gouffre. Du haut en bas de l'échelle sociale, la démoralisation fait son œuvre. C'est la gangrène lente qui, de génération en gé-

nération, ronge le cœur de la race : le poison est dans le sang. Qui donc découvrira l'antidote assez puissant pour neutraliser ses effets ?

Ne souris pas : je finirais par sortir de mes gonds ! Oui, la démoralisation est le pire des maux de ce temps. Démoralisation des idées, démoralisation des mœurs ...pardonne-moi ce pléonasme.

Il n'y a plus de religion ; il n'y a plus d'idéal. Ce sont des mots dont plus personne ne connaît le sens. Ils ne figurent plus que dans les glossaires démodés ; ils pendent, lamentables défroques du passé, dans la garde-robe des traditions abolies. Et le passé, les traditions, qu'est-ce que cela ? Ne sais-tu pas qu'avec le dernier pan de muraille de la Bastille, cela s'est écroulé pour jamais ? Et depuis, le même souffle de destruction s'abat sur la France. La démocratie a jeté bas toute croyance, toute foi, toute espérance en un Idéal supérieur : c'étaient les magiques écrans posés par les siècles entre l'homme et la réalité ; les voilà dispersés en

miettes, et nous n'avons plus d'illusions. Les aïeux les avaient pieusement parés de beaux sujets de légende et d'héroïsme; tout ce qui est noble et fier, tout ce qui peut verser à l'esprit et au cœur humain la force de supporter ses faiblesses et ses misères, tout ce qui peut l'exalter vers le bien, vers le vrai, tout cela y était représenté en formes simples, claires, compréhensibles à tous, et le monde apparaissait au travers embelli, magnifié.

Mais à des hommes nouveaux il fallait des idées nouvelles ; une humanité se levait, ivre d'orgueil, forte d'avoir piétiné tant de choses établies, et portant en elle la folle jactance de vouloir se suffire, s'étant créée, croyait-elle, sans rien devoir au passé. Les instincts se déchaînèrent, qu'aucune entrave ne retenait plus; un délire de vie brutale s'empara des foules; elles se ruèrent vers la satisfaction la plus immédiate, c'est-à-dire la plus basse, de leurs appétits. Quelle revanche on allait prendre ! Et la soif de jouir altérait toutes les gorges. On se

vautra dans le plus vil matérialisme : le peuple était heureux.

Il continue à l'être, va, il le sera toujours, désormais, tant qu'il pourra boire et voter, preuves manifestes qu'il est un homme enfin et un citoyen. On lui a appris cela, et c'est toute sa science : elle lui suffit. Quant à ses devoirs envers les autres et envers soi-même, — ne parlons pas de ceux que les catéchismes de jadis lui imposaient envers la force supérieure qu'ils qualifiaient du titre de Dieu — on néglige intentionnellement de les lui enseigner : ce serait exercer une pression sur sa conscience. Or, tu sais que la conscience du peuple reste la dernière chose sacrée qui soit au monde. Viole les sanctuaires, blasphème, prostitue la religion, l'amour et l'idéal aux pires sacrilèges... mais agenouille-toi devant le tabernacle où gîte la Conscience du Peuple.

Tu peux l'acheter cependant, car elle est à vendre, au plus offrant et dernier enchérisseur. Mais garde-toi de l'acheter avec de l'argent, c'est toi que l'on pour-

suivrait et non pas lui qui en fait l'abject trafic. Il y a d'ailleurs de plus économiques et de moins dangereux moyens. Oui, la Conscience du Peuple, tu peux la corrompre avec des mots, tant qu'il te plaira. Ne dis jamais ce que tu penses : il ne te croirait point. Il aime les sophismes tapageurs des politiciens avides, des philosophes d'estaminet, des gaudissarts de collèges électoraux ; mais il a horreur de la vérité. Plus tu mentiras, plus il te croira, car il est incapable de discerner le vrai du faux ; la démocratie a pris soin de lui déformer l'esprit, sous prétexte de l'instruire et de l'éclairer.

Fais-lui de belles promesses que tu ne tiendras point ; il le sait, mais il s'en contente, non par résignation, non par indifférence, mais par lâcheté. Seulement, il veut des égards oratoires ; on l'a accoutumé à une phraséologie vide de sens dont il aime à se laisser bercer.

Enchaîne-le au nom de la Liberté, toi demeurant libre au nom de l'Égalité ; laisse-le crever de faim, au nom de la Fra-

ternité, pendant que tu sables les champagnes les plus héraldiques : il ne poussera pas un grognement de haine. S'il ose élever la voix, affirme, les bras au ciel, que c'est ta manière à toi d'appliquer les immortels principes de la Révolution : à ce seul mot, il courbera de nouveau l'échine… ou plutôt, non, il se redressera dans un élan d'orgueil et tu l'entendras s'écrier : « Je vote, donc je suis ! » Voilà son idéal, voilà sa religion : le suffrage universel. Ah ! qu'il faut le plaindre, pauvre corps sans âme, membres souffrants d'une humanité qui se leurre de tels mensonges, et n'a plus de refuges où abriter sa misère, et ne sait plus lever ses regards vers le ciel dans un cri de prière et d'espérance. Il y a de la bonté, de la beauté, de la grandeur en lui, mais déchue, hélas ! Il mérite de la pitié, cependant, car il n'est pas responsable ni de ses fautes ni de ses souffrances : on lui a infligé les maux dont il est déchiré, dont il pantèle, loque lamentable qu'épuise le travail et la misère.

Des classes inférieures, montons, si tu le veux, aux classes supérieures.

Certes, il est peu de pays où l'éducation secondaire soit d'un niveau plus élevé qu'en France. Elle crée des hommes armés de science sûre, de solides ouvriers de l'esprit se vouant aux plus pénibles tâches, des érudits, des chercheurs par qui nulle province de l'empire intellectuel ne demeure inexplorée. Inconnus souvent de la foule, dédaignant les procédés familiers à tant d'hommes de lettres et d'artistes qui ne reculent devant rien pour parvenir à la notoriété, ils sont une force vive de la Patrie, une réserve généreuse que l'on ne saurait trop admirer et respecter. C'est dans le monde des savants que l'on découvre le plus de droiture, le plus de probité, le plus de propreté morale. Devançant l'avenir par leurs découvertes, ils semblent cependant vivre hors de leur époque ; ils participent à sa grandeur, mais sans se montrer ; ils ont la conscience de l'éternité ; ils savent combien tout est

précaire et momentané et ils respectent le passé, sachant que rien n'est isolé dans ce monde, et sachant rattacher les effets et les causes. La vie d'un Renan, d'un Taine, d'un Pasteur, apparaîtra aux yeux de l'avenir comme la vie de saints de la pensée ; l'on en a érigé sur les autels bien d'autres qui étaient loin de les valoir.

Mais à ceux-là encore, il est un reproche à adresser. Ils vivent dans l'idéal, ils vivent de l'idéal, et ils n'y croient plus. La science expérimentale leur a desséché le cœur. Dans le désordre et l'accumulation inévitables des découvertes, ils ne savent ou s'arrêter : la seule vérité devant laquelle ils s'inclinent est celle du fait positif, et le dogmatisme scientifique a remplacé le dogmatisme religieux. C'est un fanatisme comme un autre : il a ses convulsionnaires, ses énergumènes, ses avaleurs de scorpions vivants et de charbons enflammés. Culte aveugle ; divinité bienfaisante et dangereuse à la fois, dont l'étreinte écrase et

dévore. Ils la croient infaillible, et elle se trompe sans cesse; ils la croient véridique, et elle ment; elle paraît génératrice, elle est stérile; elle ne sait ni consoler ni caresser; elle est insatiable et meurtrière, dans ses changements incessants. Elle a tué le bonheur moral de l'humanité! La poésie infinie de l'univers, les fleurs du vieux monde, la richesse généreuse de la terre, tout ce qui faisait la beauté, la douceur des choses, tout ce qui ornait la vie, ces sources d'émotion, de charme, de piété, où depuis des siècles la bouche amère des hommes venait s'abreuver, elle a desséché, flétri, dissipé, tari tout cela.

Hélas! oui, je le sais aussi bien que d'autres, elle a résolu mille et mille problèmes... et après? A-t-elle accru du poids d'un atome la pesée du bonheur dans la balance des destinées? C'est lui demander trop, objecteras-tu? Mais non, puisqu'elle se dit à même, la Science, de tout donner, tout, tout, à tous! Elle ment, te dis-je, elle ment!

Que te semble d'un tel milieu social pour engendrer et nourrir des artistes ? et vois ce qu'il leur offre d'autre part, du côté des mœurs proprement dites.

Des mœurs ! on peut dire qu'il n'y en a plus ; le courant de démoralisation qui se déchaîne à travers la France, et de Paris gagne la province, emporte et ruine tout. Il est plus fort et plus puissant que jamais ; il devient chaque jour plus rapide, plus menaçant, charriant d'irrésistibles forces de désagrégation sociale : torrent de boue pestilentielle où roulent les miasmes destructeurs de notre société moderne. Les optimistes sourient, haussent les épaules, en appellent aux témoignages du passé, à cette vieille gaîté française, à la saine gauloiserie des aïeux. « Allons donc ! on n'est pas plus corrompu aujourd'hui qu'hier. Il faut bien que jeunesse se passe ! » et l'on excuse avec cet aphorisme toutes les turpitudes du temps présent.

Cependant, l'œuvre démoralisatrice s'accomplit, sous la protection des lois

qui n'en peuvent mais. Le nu retroussé, le déshabillé croustillant de l'affiche, de la photographie, du journal illustré, s'étale dans la rue, aux yeux de tous, déborde sur la voie publique, propagateur de gestes alliciants. C'est, périodiquement, la nuée des feuilles spéciales, largement offertes, à la portée de toutes les fortunes, vendues au grand jour, où la légende et le dessin, se complétant habilement, luttent à qui saura le mieux attiser les concupiscences, accrocher le regard des convoitises. Au café-concert, parmi les feux électriques, dans l'éclat vertigineux des apothéoses, s'animent les tableaux licencieux, vrais spectacles de maisons closes. M. Georges Montorgueil, dans sa curieuse étude documentaire sur *les Déshabillés au théâtre*, estime à *trois millions* au moins le nombre des spectateurs qui coururent assister, en trois ans, aux divers « levers » et « couchers » dont la vogue se poursuit encore. Réconfortante statistique !

Mais si cela, du moins, avait pour soi

l'excuse de la gaîté, de la fantaisie spirituelle, de la bonne humeur gracieuse, de l'imagination fleurie ! Non, c'est l'appel brutal, vulgaire, à tous les appétits inférieurs, l'exhibition cynique de tout ce que le respect de soi-même et des autres, entendu même de la façon la plus large, commande de tenir caché. Laissons de côté toute question de moralité et de pudeur : le simple sentiment de la dignité humaine s'y trouve outrageusement violé. Regardez autour de vous, jetez un coup d'œil sur cette foule attentive : un rictus déforme les visages ; les yeux flambent dans les traits convulsés ; sur ces faces d'hommes et de femmes, l'obsession bestiale met son masque livide ; tout ce qui sommeille de bas et de vil au fond de l'être humain remonte s'avouer là ; l'angle facial s'accuse, les fronts s'aplatissent ; c'est le retour aux formes animales primitives ; des siècles de civilisation, de littérature, d'art, de religion ont passé, et rien n'est changé : la bête humaine est demeurée la même. Elle est là, innom-

brable, tapie dans l'angoisse sexuelle qui lui sèche la gorge, brûle son sang, capable de meurtre et de folie. Jetez-leur en pâture ce corps de femme qui là-bas sur la scène se dévêt, et vous les verrez s'entredéchirer, s'entredévorer, à qui l'aura, à qui sera le plus fort pour la ravir aux autres.

Peinture outrée, dira-t-on ! Peinture vraie, hélas ! et rien de plus.

Comment, d'ailleurs, en pourrait-il être autrement ? Tout conspire à faire naître dans les foules cette espèce de satyriasis, et à l'entretenir. Jamais culture de microbes sociaux ne fut entourée de plus de soins savants. Mais quel succès, aussi, pour récompenser tant d'habiles efforts ! Que manquait-il, par exemple, à ces panoramas de demi-mondaines, de *professionnelles* beautés, où toutes elles s'offraient dans l'appareil le plus propre à inspirer le désir de les connaître davantage, que manquait-il, sinon leur adresse et la taxe de leurs fa-

veurs ? Les polissonneries du siècle dernier devaient avoir leur tour. A quand celui des albums japonais, à quand la reproduction à prix réduit de certaines planches de Félicien Rops et de tout le musée secret de l'antiquité ? Ici du moins l'on aura l'excuse de l'art.

A certains soirs, dans certains lieux dits de plaisir, music-halls à promenoirs, cabarets artistiques, à l'étal de certains cafés du Boulevard et de la Butte, vraiment l'atmosphère de Paris épouvante. La luxure des foules se rue partout où elle sait trouver de quoi s'aiguillonner ; elle s'épand d'un bout à l'autre de l'énorme ville, toute haletante d'espoirs indécis, d'inquiétude équivoque, ici, selon l'heure, discrète encore et comme craintive, là, plus tard, débordante, tous voiles rejetés, dans un délire ivre.

Belle école pour former des hommes ! Les timidités curieuses de l'enfance, les hésitations, les indécisions rêveuses de la puberté, tout le poème frais et clair de l'âme qui s'ouvre, de la chair qui s'éveille,

la corruption ambiante le viole et le souille. C'est l'apprentissage de la vie par ses côtés inférieurs; c'est l'éducation du sentiment faite par les sens; c'est, à l'âge où l'homme sort de l'enfant, la porte ouverte à toutes les imaginations désordonnées, à toutes les influences malsaines. Flétrissure morale qui emplit d'amertume l'adolescence et laisse souvent son empreinte sur toute une existence. Combien peu ont l'âme assez haute, la volonté assez forte, pour échapper à cette hantise ! Mais les autres qui auront appris l'amour et la femme à cette école de perversion ! Ils seront les blasés et les desséchés précoces que rien n'assouvit, qui ne savent résister à aucun entraînement pour se procurer des sensations nouvelles et ne connaissent d'autre morale que celle du plaisir pour le plaisir.

Voilà donc le milieu où doit éclore l'œuvre d'art. Quelle sera-t-elle, pour correspondre au besoin de cette âme des foules devant laquelle l'artiste moderne se voit bien obligé de s'incliner, puisque

aucune aristocratie n'existe capable de l'adopter, de le faire vivre, de lui permettre le travail et l'indépendance ? Que sera-t-elle cette œuvre, peinture, sculpture, architecture ?

Le culte de la Beauté créa sous le ciel de l'Hellade, durant des siècles, les plus pures, les plus nobles formes : c'est que la vie s'épanouissait alors dans une incomparable splendeur. Les cathédrales, tout l'art du moyen âge, si mystérieux et si puissant dans ses créations, s'élançaient vers la Divinité avec des accents de prières et toute la souffrance, tout l'espoir de l'homme tendu dans l'ardeur d'une foi simple et haute. L'art grec autant que l'art gothique qui sont et demeureront à jamais les deux plus grandes manifestations de la pensée humaine, furent vivifiés par l'enthousiasme, l'approbation inconsciente de leurs contemporains : c'est que chacun pouvait retrouver en eux le reflet de sa pensée, de ses croyances, de ses désirs d'au-delà ; c'est que le temple grec, autant

que la flèche gothique, symbolisait en perfection l'âme même de ceux qui les contemplaient. Les institutions elles-mêmes dont se composait alors le groupement social, les mœurs individuelles et collectives, toute l'indécision des légendes, des superstitions, la vie spéciale du temps s'y manifestaient sous des apparences logiques, adéquates.

Quel art sera donc celui de notre époque, pour qu'il soit conforme à l'esprit de cette époque même ? Bassement asservi aux lois étroites, aux besoins instinctifs, aux appétits grossiers qui règnent aujourd'hui dans presque tout notre vieux monde. Un art matérialiste, pour tout dire, et ces deux mots, s'accouplent sous ma plume, malgré moi. Oui, un art matérialiste, un art sans horizon, un art de satisfaction immédiate, sans profondeur, sans mystère, sans idéal. Oui, notre époque aura créé ce blasphème esthétique : un art sans idéal, un art sans beauté. C'est que la Beauté est morte, dira-t-on, c'est que l'Idéal n'existe plus, tué par la

Science ! Ah ! que non ! Il faudrait si peu, si peu, l'effort de quelques hommes sincères et vaillants, pour restaurer le culte de cette Beauté et de cet Idéal dont la mort a rendu désert le monde. Au lieu de cela, la démocratie moderne a instauré le Règne de la Laideur en voulant que l'art fut le domaine de tous. Erreur dont il faudra bien du temps pour effacer les funestes effets. Y parviendra-t-on même jamais ? Il est permis d'en douter, en voyant à quelles aberrations, à quelle absence totale de bon sens esthétique on est arrivé, et de la part de certains artistes eux-mêmes portés sur le pavois et mis en vedette par une critique inconsciente, avide de flatter le goût des masses, et de la part des amateurs d'art qui se piquent de favoriser les tentatives nouvelles.

Oui, je le répète, c'est l'esprit d'anarchie qui règne en France dans le mouvement artistique ; c'est un besoin de destruction, une sorte de délire particulier qui veut abolir tout ce qui existe.

Il faudrait que plus rien du passé ne pût subsister; l'impuissance de notre temps s'avoue ainsi. Ne pouvant édifier lui-même, de ses propres forces, l'œuvre de l'avenir, l'homme d'aujourd'hui veut s'en venger sur l'œuvre d'autrefois. Étrange folie, n'est-il pas vrai !

Ah ! quelle tristesse vous prend devant tant de trésors gaspillés, ruinés, ces merveilleux trésors de l'Art français dont l'exemple demeure dédaigné et qui contiennent cependant tant de richesses fécondes ! Et quelle épouvante aussi l'on ne peut s'empêcher de ressentir en songeant à demain. Oui, quel sera-t-il, l'art de demain, puisque tel est celui d'aujourd'hui ! Les générations montantes, élevées dans le mépris de l'Idéal, dans le culte d'une espèce de dogme scientifique qui n'emprunte à la science que son nom, éprouveront-elles seulement le besoin d'un art ? Peut-être que non ! Le sens de ce mot divin se perd de jour en jour. Comment ne pas éprouver de

la pitié pour les temps futurs où l'homme ignorera ces pures joies, ces joies infinies, si généreuses, si réconfortantes que prodigue l'Art? Les religions disparaissent. Pourquoi celle-ci ne disparaîtrait-elle pas, elle aussi? Et sur les ruines du vieux monde, plus rien ne restera, aucun refuge pour les âmes un peu hautaines, avides d'au-delà, passionnées d'illusions et d'idéal. Les prochaines révolutions — elles sont fatales, inéluctables, hélas! — les prochaines révolutions mettront le feu aux cathédrales, aux musées et aux bibliothèques, à tout ce qui signifie le Passé et le Mystère.

Vous avez tout arraché du cœur de l'homme, tout ce qui faisait, aux grandes heures de lutte, sa force et sa beauté. Sous prétexte de l'instruire, vous l'avez conduit avec vous vers cette science que vous appelez la lumière; il en reste aveugle et épouvanté, trop faible pour en pouvoir supporter l'éclat; et tous les phares qui furent ses buts dans le passé et dont il aimait tant à voir briller

de loin, dans la nuit de son ignorance heureuse, la bienfaisante et douce clarté, les voilà éclipsés, anéantis par le foyer trop ardent que vous avez allumé. Vous avez voulu tout approfondir; la miraculeuse statue d'or et de pierres précieuses du monde, vous avez prétendu aller jusqu'à son cœur pour en connaître le secret, pour étudier ses battements et savoir quel sang merveilleux l'animait. Savez-vous rien d'éternel ? Avez-vous acquis la connaissance absolue des lois de l'univers ? Pas même, et les savants d'il y a dix ans à peine, sont déjà devenus de pauvres rêveurs, devant les conquêtes toujours nouvelles où vous vous acharnez. Comment le vertige ne vous prend-il pas, du haut de votre orgueil, au bord de cet abîme effrayant ? Vous, du moins, par votre supériorité intellectuelle, vous voilà capable de le dompter, ce vertige, et quand même vous ne le pourriez pas, qu'importerait ? Mais les autres, l'innombrable troupeau des faibles, toutes les pauvres âmes simples, tous les pauvres

esprits rudimentaires dont se compose la grande humanité, vous souciez-vous seulement de les voir se débattre, attirés par le gouffre tout-puissant, et bientôt déchirés dans leur chute, tout pantelants, le crâne en miettes ? Non, aucun élan de pitié ne jaillit de vous ; vous demeurez secs et froids, comme dans l'accomplissement d'un austère devoir, d'une mission supérieure ! Mais ne voyez-vous pas que c'est de trop savoir que tout ce peuple agonise, que c'est de misère morale plus que de misère physique qu'il souffre aujourd'hui. Il vous suit avec confiance, loyalement, servilement, leurré de vos promesses de bonheur ; soit ! mais le jour où il s'apercevra qu'il s'est trompé en croyant à vos paroles, le jour où, tout à coup, ouvrant les yeux, il verra éclater vos mensonges et que tous les paradis n'étaient qu'illusoires dont vous aviez juré de lui ouvrir toutes grandes les portes ! Oh ! ce jour-là, puisque plus rien ne le retient, ni peur, ni espérance en l'au-delà, ni religion, ni foi, vous le

verrez se déchaîner, monstre à mille têtes, et bondir sur le vieux monde pour la destruction définitive. La brute humaine se réveillera; les hommes redeviendront pareils à leurs frères des barbaries primitives, et la force, fatalement, triomphera de l'esprit. Qui pourra les arrêter dans leur délire de destruction? Rien, hélas ! car ils auront aboli en eux toute notion du Bien et du Mal; la conception matérialiste du monde, telle qu'elle a cours généralement aujourd'hui, a supprimé de leurs âmes simples la croyance en l'immortalité future; quelles bornes opposerez-vous à la rage effrénée, démoniaque, d'une humanité privée d'Idéal, réduite à l'état de bestialité, d'animalité? Ah ! comment ne pas jeter en arrière un regard de regret et de mélancolie vers les belles époques de foi et d'art où la prière naïve des cœurs dociles et fidèles montait vers le ciel en floraison de pierre, en flèches aériennes, où l'Art et la Foi ne faisaient qu'un, étaient le refuge, le but, l'espoir jamais déçu, l'abri de con-

solation et de repos; où, du fond de sa misère, les yeux de l'homme pouvaient voir luire l'étoile fixe du Bonheur futur; où le cœur blessé par la vie trouvait dans le silence des cathédrales, toutes bruissantes encore de l'écho des hymnes, la paix et la guérison. La Barbarie du Moyen Age! Voilà le mot dont les destructeurs du Passé, les novateurs de l'Avenir social caractérisent dédaigneusement l'époque la plus féconde de l'Art. Ah! quelle douleur ne doit-on pas éprouvrer devant le désarroi des âmes modernes, en quête de bonheur, et cherchant à travers la forêt tumultueuse et sombre des idées et des formes, la clairière de repos, de confiance, de lumière et de beauté.

Espérons cependant; comme le cœur humain, la vie des peuples a ses faiblesses; l'existence collective ne subit-elle pas les mêmes lois que l'existence individuelle? Oui, espérons! Quelque homme peut naître, d'une toute-puissance

créatrice prodigieuse, d'une surhumaine volonté, dont la parole restaurera le Culte de l'Idéal, apportera la vraie lumière dans les cerveaux troublés, rendra le calme, la sérénité aux âmes et aux esprits tant agités et qui ne savent plus le chemin du repos moral ! Mais l'écouterait-on, s'il venait ? L'écoutera-t-on, s'il vient jamais ? Se fera-t-il assez de silence par le monde pour que sa grandiose et douce voix se puisse seulement faire entendre ?

TABLE

Les Arts de la Vie I
Le Règne de la Laideur. 65

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY